

Philippe BOURRINET

CAPITALISME, GUERRES, PANDÉMIE : La crise mortelle de 2020 ?



Ludwig Kirchner, 1920, *Der Kranke* (Le Malade)



Otto Griebel, 1920, *Der Arbeitslose* (Le Chômeur)

Paris, mai 2020, Éditions moto proprio

我的摩托车出版社

Avertissement

Pour tout contact ou commande, écrire à : pol.krabek@protonmail.com

Capitalisme, guerres, pandémies : crise mortelle ?

XI JIN PING, 10 février 2020 : « C'est une guerre que nous devons mener tous ensemble ».

MACRON, 16 mars 2020 : « Nous sommes en guerre ».

TRUMP, 18 mars 2020 : « Je suis un président en temps de guerre ».

MERKEL, 18 mars 2020 : « C'est sérieux. Prenez également la chose au sérieux. Depuis la Réunification allemande, en fait depuis la Seconde guerre mondiale, il n'y a eu aucun défi lancé à notre pays qui ne dépende autant de notre solidarité commune ».

BERLUSCONI, ex-premier ministre italien, 20 mars 2020 : « Nous sommes en guerre. Restons proches de ceux qui gouvernent »

Pas plus que les sociétés de classe avant lui, fondées sur les échanges et le commerce, le capitalisme – en dépit de ses formidables avancées technologiques et médicales – ne peut arrêter la propagation des épidémies, qu'il a d'ailleurs favorisées en détruisant l'environnement naturel, en recherchant un profit-plaisir immédiat (comme celui de la DROGUE), en laissant inexorablement s'effondrer à coup de « coupes budgétaires » tout le système sanitaire, pour autant qu'il soit une réalité pour les deux tiers de l'humanité vivant dans la misère, en faisant du logement des cages à poules – semblables à des BATTERIES DE POULES PONDEUSES – où sont entassés dans la pire promiscuité des milliards d'êtres humains, élevés, dressés, nourris, soumis idéologiquement à « la puissance et la gloire » de la machine de guerre médiatique du Capital, souvent réprimés dans le sang, parfois jetés dans des guerres où ils servent de chair à canon pour des camps opposés, mais unis par leur soif du pouvoir et du profit.

La guerre est depuis des temps immémoriaux un facteur multiplicateur, favorisant la propagation de l'épidémie. Celle-ci, en retour, engendre des guerres contre le « bouc émissaire » intérieur condamné à être éradiqué, comme les rats et les puces au temps de la peste et du typhus. Pire, les épidémies peuvent être utilisées comme arme de guerre contre « l'ennemi intérieur » ou « extérieur ».

I. Marchandise, commerce et confinement

Les pandémies, ce que l'on appelait les « pestes » sous l'Ancien Régime, ont toujours existé, se propageant à la vitesse de l'éclair dans les grands centres urbains de l'Antiquité. C'est ainsi que l'épidémie dite « peste d'Antonin » – conjonction de différentes maladies (typhus exanthématique, variole, etc.) – atteignit l'Italie puis la Gaule et tua des millions d'habitants entre 165 et 180 après J.-C. *À Rome même, en 167, la mortalité quotidienne atteignit parfois 3.000 personnes.* La guerre était bien à l'origine de cette « peste ». Lorsque l'armée romaine revint victorieuse de Syrie après la prise de Séleucie (165), le Sénat fit au général Lucius Aurelius Verus et à l'empereur Marc Aurèle un triomphe auquel assista une foule considérable. Ce gigantesque rassemblement fut le facteur déclencheur de l'épidémie.

Le cas de la VRAIE peste (sous ses deux formes : bubonique et pulmonaire) illustre la réalité politique, économique, sociale et idéologique d'une pandémie dans les sociétés commerciales développées.

Dans le cas de la peste pulmonaire, l'incubation est très brève et la grande faucheuse fait son office en deux ou quatre jours. La première pandémie connue par son ampleur, qui venait d'Éthiopie,

dite peste de Justinien (du nom de l'empereur byzantin), dévasta les bords de la Méditerranée de 541 à 767, se propageant grâce au cabotage côtier et fluvial, sans entrer trop à l'intérieur des terres. On mourait en quelques heures, les malades de la peste ayant auparavant contaminé leurs proches par leur toux et leurs éternuements. **Le confinement de familles entières signait leur arrêt de mort.** De cette épidémie date l'expression «*Dieu vous bénisse*» car, s'il arrivait que quelqu'un éternuât, souvent il rendait l'âme...

Une autre «peste» moins connue, la «peste jaune» ravagea au VI^e et VII^e siècle l'Irlande et l'Angleterre. Peut-être importée de Gaule, elle ravagea l'Irlande. Les chroniqueurs de l'époque parlent de la moitié des habitants. Or cette île, grand centre chrétien (et intellectuel), abritait l'élite des continentaux chassés par les invasions barbares et le complet déclin de l'Empire romain¹. Cette «peste» n'était autre que la variole.

On ne soulignera jamais assez que les épidémies les plus mortelles ont surgi à la faveur du décollage du capital commercial et de l'explosion des échanges marchands à la fin du Moyen Âge. C'est par les routes de la soie et des épices – auxquelles la Chine capitaliste (dite «communiste») du dictateur Xi Jinping veut donner cette fois une dimension planétaire – que la peste passe de l'Asie centrale à Caffa (Theodosia, qui signifie «don de Dieu») en Crimée, où étaient installées des colonies de marchands italiens.

Comme de coutume, la pandémie de peste va emprunter les chemins de la MARCHANDISE, du COMMERCE et de la GUERRE. En 1347, les Mongols – qui faisaient payer tribut aux principautés russes et razziaient des populations slaves, revendues aux Osmanlis comme esclaves – vinrent assiéger le comptoir génois de Caffa. Lorsque la peste se propagea parmi eux, avant de se retirer, leurs généraux ordonnèrent de catapulte dans la ville les cadavres de pestiférés. Les Génois se rembarquèrent en toute hâte, mais ils emportaient avec eux le terrible bacille (*Yersinia pestis*). Leurs bateaux atteignirent la Sicile, puis l'Italie (Gênes, Florence et Venise). De là, l'infection gagna tout le bassin de la Méditerranée, puis remonta vers le nord, jusqu'à Paris, Londres et les Flandres, se propageant jusqu'en Irlande, Pologne, Baltique et Scandinavie. S'il fallut trois ans pour que la peste passe de la Crimée à la Norvège, c'est en termes de semaines qu'il faut aujourd'hui compter à l'époque de la mondialisation du capital... et du coronavirus.

La pandémie de peste fit près de 30 millions de morts, entre 1348 et 1350, soit un quart ou un tiers de la population. Les innombrables processions et prières collectives qui se déroulèrent en Europe ne firent qu'alimenter le mal. Les confréries de flagellants, en Occident, se réunissaient en masse sur les places publiques pour se fouetter les uns les autres (à la manière des chiïtes d'Iran et d'Irak), chantant «*Mère source d'amour/laisse-moi savourer la violence de la douleur/Fais que je pleure avec toi/Enfonce les plaies du crucifié*». Le mal de la peste n'en devint que plus grand. On peut se moquer des superstitions moyenâgeuses, mais que dire de ses actuels remugles, où le grotesque le dispute à l'impuissance. On peut lire sur le site web de l'église sainte Rita de Paris cette prière au temps du coronavirus distillée comme un élixir par l'Église catholique. Que l'on remplace Notre Père par Allah, Jéhovah, les dieux polythéistes de l'hindouisme et du bouddhisme, etc., ce seront toujours les mêmes moulins à prières :

Notre Père,

Nous demandons avec confiance
que le coronavirus de Wuhan
ne fasse plus de mal et que
l'épidémie soit maîtrisée rapidement,
que vous rendiez la santé
aux personnes touchées
et la paix aux endroits où elle s'est propagée.

¹ Jacqueline Brossollet, "Épidémies", in *Encyclopedia universalis*.

Accueillez les personnes
décédées de cette maladie,
réconfortez leurs familles.
Aidez et protégez le personnel
de santé qui la combat
et inspirez et bénissez ceux
qui travaillent pour la contrôler².

Mais signe des temps du coronavirus, les églises, les temples, les mosquées, les synagogues sont désespérément vides, et les pèlerinages de La Mecque à Qom, et Lourdes sont même interdits par les autorités. Il est vrai que celui de Qom dura jusqu'au 28 février, alors que la pandémie commençait à ravager l'Iran. Le sanctuaire de Fatima, qui a connu le chiffre jamais vu de 6,3 millions de pèlerins en 2019, est vide aujourd'hui. Il n'y a plus que les évangélistes ultras – souvent conspirationnistes, créationnistes et anti-intellectuels – qui s'enhardissent à proclamer la « liberté » de réunion religieuse, en dépit du danger de multiplication des foyers de contagion (comme à Mulhouse, en Alsace).

Des évangélistes américains, fortement soutenus par la chaîne ultraconservatrice *Fox News*, défient les règles sanitaires de base : « *Nous avons le mandat de Dieu pour nous réunir* ». Au Brésil, dont le tiers de la population est évangélique, tout comme son président Bolsonaro, la fermeture des temples ne peut être qu'une entrave au business religieux : « *Les pasteurs sont d'abord des chefs d'entreprise, animés par une logique entrepreneuriale* », pour qui l'absence de leurs ouailles est une catastrophe, lorsque celles-ci ne fréquentent plus les méga-temples et ne paient plus leurs contributions³. Certains délirent publiquement sur les causes d'un Mal venu du Ciel, pour châtier les pécheurs irrécupérables : « *la propension au lesbianisme et à l'homosexualité* », et surtout l'environnementalisme (*sic*) qui veut « *remplacer la religion* »⁴.

À l'époque du Bas Moyen Age, les multitudes ignorantes et en complet délire, qui voyaient s'accumuler des montagnes de cadavres, vite jetés dans des fosses communes, ne se réunissaient plus dans les églises, comme le constate l'introduction au recueil de nouvelles de Boccace, le *Décameron*. Leur ignorance, souvent confortée par les discours enflammés du bas clergé, contribuait à alimenter toutes sortes de détestations : il s'agissait de trouver des BOUCS ÉMISSAIRES, de DIABOLISER les minorités religieuses et nationales. Durant quatre années (1348-1352), des foules déchainées s'en prennent aux juifs. Les juifs de Bâle sont confinés, puis brûlés dans une grange. Ceux de Strasbourg et du Midi sont massacrés sans pitié. Les synagogues brûlent malgré les fulminations du pape avignonnais Clément VI contre de tels actes insensés⁵. Ni les lépreux, ni les « hérétiques » (Vaudois et autres), ni les « vagabonds » (les migrants de l'époque), ni les femmes jugées comme sorcières, tous condamnés comme « *semeurs de peste* » ne furent épargnées. Les pestiférés sont « confinés » dans des granges et finalement brûlés. Tous et toutes sont massacrés comme suppôts du « diable »⁶.

Quand ce n'était pas l'explosion de la haine ou du délire fanatique, c'était, en particulier en « terre d'islam » l'apologie du martyr, riche en promesse de « paradis », exigeant du croyant la résignation à son sort, et donc à l'ORDRE SOCIAL, celui de sociétés marchandes soumises déjà à la MARCHANDISE : « *La peste a valeur de martyr pour les musulmans et miséricorde est accordée à ceux qui en meurent. Pour les infidèles, elle n'est que calamité... [Il faut] se tourner vers Dieu en lui demandant la guérison, la résignation, et en lui rendant grâce* »⁷.

² <https://www.sainte-rita.net/espace-priere/autres-prieres/priere-pour-lutter-contre-le-coronavirus>.

³ *Le Monde*, vendredi 3 avril 2020, p. 4.

⁴ « Coronavirus. Un conseiller proche de Trump affirme que les homosexuels sont à l'origine du Covid-19 », *Ouest-France*, 29 mars 2020.

⁵ Cf. Dominique Lecourt (éd.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, PUF, 2004 (article : « Peste »).

⁶ Jules Baissac *Histoire de la diablerie chrétienne*. I. *Le Diable, la personne du Diable, le personnel du Diable*, 1882. Existe maintenant en e-book (BNF).

⁷ Jean-Noël Biraben, « La peste noire en terre d'islam », *L'Histoire* n° 11, avril 1979.

Au temps du Covid-19, où se vomissent les antiques haines médiévales contre « l'étranger », « l'autre », le « *forain* », mijote dans les chaudrons du capitalisme national le bouillon de la haine, une haine soigneusement cultivée par les partis ultranationalistes de toute obédience. On assiste à un développement des sentiments xénophobes en Europe contre tout ce qui ressemble à un Chinois. L'atmosphère de racisme dans l'Amérique de Donald Trump, qui baptise le coronavirus : « *virus chinois* », pourrait vite devenir pestilentielle. Viktor Orban tonne contre les migrants testés positifs qu'il menace d'expulser. Les rebelles au confinement pourraient faire huit années de prison⁸. Dans des pays comme la Chine (mais dans bien d'autres, dits « démocratiques », comme l'Australie de Scott Morrison, surnommé le « *criminel du climat* »), tous les migrants ou rapatriés soupçonnés d'être porteurs de la « nouvelle peste », opposants politiques ou sociaux pourront se retrouver dans des camps de concentration⁹, où le coronavirus frappera avec bien plus de force que dans les maisons de retraite européennes¹⁰. Le capitalisme au temps du coronavirus annonce à grandes sonneries de trompette médiatique que les mesures de confinement transformeront les glorieuses patries du Capital (de la Chine aux USA) en prisons intérieures pour chaque bloc d'immeuble, en lieux de détention ou en camps de concentration, si nécessaire. Le capitalisme au temps du coronavirus ne promet plus des « lendemains qui chantent » – avec l'effondrement économique annoncé – mais bien un retour au bon vieux darwinisme social de la bourgeoisie du XIX^e siècle, celui de la sélection des « plus aptes » à assurer la survie du système et de ses chiens de garde.

II. Le précédent de la grippe espagnole : secret défense, bourrage de crânes et économie de guerre pour un meilleur débitage de la chair à canon

Le nom de la grippe espagnole doit son nom aux ciseaux d'Anastasia, la sainte protectrice de la censure militaire. L'Espagne étant neutre pendant la Première Guerre mondiale, ses journaux paraissent sans être revus et corrigés par la censure militaire. En 1918, la presse espagnole est la seule qui parle ouvertement de la maladie. Le nom de grippe espagnole provient de cette révélation par la presse. Dès lors, la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et les États-Unis prennent l'habitude de parler de grippe espagnole (*Spanish flu*). Un nom qui restera dans l'histoire.

La grippe espagnole, dont le virus est du type H1N1, toucha entre un tiers et la moitié de la population mondiale. Combinaison d'une souche de grippe humaine et d'une souche de grippe aviaire, elle anticipe les gripes apparues au début des années 2000. Comme souvent dans ce type de pandémies, elle se propagea en trois rebonds : mars et octobre 1918, début 1919. La comptabilité des morts au niveau international est terrifiante : 50 millions de morts, voire plus (100 millions), la Chine et le Moyen-Orient étant rarement pris en considération¹¹. Ce bilan, largement dissimulé par une presse muselée (400.000 morts en France), se précisa grâce aux travaux minutieux des démographes et historiens plus de 70 ans après.

Comme pour le coronavirus aujourd'hui, la pandémie fut d'abord niée, puis carrément attribuée à l'ennemi extérieur, des deux côtés du front. *Le Matin* du 7 juillet 1918 titrait sans la moindre honte : « *La Maladie à la mode – LA GRIPPE ESPAGNOLE A GAGNÉ L'EUROPE – En France, cette influenza est bénigne et elle est guérie en une semaine environ* », la conclusion étant toujours : « *Combattez sans trêve le boche chancelant !* », « *de l'autre côté du front les boches semblent très touchés par elle* ». Un siècle plus tard Boris Johnson (bientôt admis aux urgences !) et Donald Trump tiennent à peu près le même discours : « *Beaucoup de gens vont l'avoir, et c'est bénin* », « *Allez travailler !* » dans les tranchées de la guerre commerciale contre la Chine (Trump, 4 mars 2020). C'est l'Empire du milieu qui a produit le « virus

⁸ « Le premier ministre nationaliste hongrois Viktor Orban a lié immigration et pandémie », *Le Monde*, 25 mars 2020, p. 10.

⁹ « Coronavirus : évacués de Chine, les Australiens mis en quarantaine dans un centre de rétention pour migrants », *Le Monde*, 4 février 2020.

¹⁰ Nicolas Cheviron, « Si le coronavirus atteint les camps du Xinjiang, beaucoup de Ouïghours vont mourir », *Mediapart*, 9 mars 2020.

¹¹ Niall Johnson & Jürgen Müller, « Updating the accounts: global mortality of the 1918–1920 'Spanish' influenza pandemic », *Bulletin of the History of Medicine* 76.1 (2002), John Hopkins University, p. 105-115.

chinois». De son côté, le porte-parole de la diplomatie chinoise (Zhao Lijian), affirme péremptoirement (2 mars) : « *Il est possible que ce soit l'armée américaine qui ait importé l'épidémie à Wuhan* ». En toute bonne logique de guerre commerciale !

Cette grippe fut pourtant d'une virulence extraordinaire, prenant des formes pulmonaires aussi virulentes que celles de la peste noire :

On a laissé un matin un pneumonique en bon état avec un ou deux foyers de condensation et, le soir, on le retrouve dyspnéique, inquiet, s'agitant dans son lit, avec les lèvres cyanosées. L'homme devient bleu, baigné de sueurs profuses, commence à râler et la mort survient¹².

D'où vient le virus de la grippe espagnole ? Il semble apparaître en Chine en 1917, en passant du canard au porc, puis à l'homme (chaîne animal/homme désormais classique lors des pandémies du XXI^e siècle). Un mutant particulière d'une extraordinaire virulence fait une entrée fracassante en 1918 aux États-Unis, probablement parmi des ouvriers ayant travaillé dans des abattoirs. Le *Spanish flu* se répand à toute vitesse dans les camps militaires, où sont entraînées des troupes qui se préparent à intervenir en Europe, sur ordre du président Wilson. À la fin de l'été 1918, une mutation virulente du virus apparaît en plusieurs endroits. En Amérique du Nord, le camp militaire de Fort Devens, juste à côté de Boston (Massachusetts), devient vite un abattoir humain. Environ 45.000 soldats y vivent entassés les uns sur les autres. L'hygiène est inexistante pour la future chair à canon. Dans les immenses dortoirs, les draps d'un lit sont très rarement lavés. La progression de la maladie est fulgurante. Le 1^{er} septembre, quatre soldats tombent malades. Ils sont 1.543 une semaine plus tard. À la mi-septembre, plus de 6.000 soldats sont alités. Plus de 100 hommes meurent chaque jour, victimes de ce qui ressemble à une pneumonie foudroyante.

Entre 1918 et 1919, la grippe tue 550.000 Américains, civils ou militaires, soit plus que les deux guerres mondiales, la guerre de Corée et celle du Vietnam réunies¹³. L'espérance de vie est bien plus réduite que sur les champs de bataille : quatre mois après leur infection, 90 % des malades passent de vie à trépas.

Le corps médical est totalement impuissant à enrayer la pandémie et préconise : le simple alitement, la pose de ventouses, des saignées répétées pour purifier les « humeurs » (comme au temps des médecins de Molière), les injections sous-cutanées d'oxygène, de toniques cardiaques (caféine, digitale, huile camphrée, adrénaline, essence de térébenthine), l'administration d'antithermiques (antipaludéen : quinine, cryogénie, citrophène), les enveloppements froids de la poitrine, une alimentation liquide et légère, « thérapeutique » qu'une politique de restrictions a déjà mise en place. Les offices sanitaires préconisent le rhum sur ordonnance, comme les autorités sanitaires françaises d'aujourd'hui conseillent de délivrer les masques de protection en pharmacie, sur ordonnance. Certains médecins, en 2020 (comme en 1918), préconisent un antipaludéen de la quinine dont la chloroquine est le substitut synthétique, et qui peut se révéler dangereuse à haute dose¹⁴. Celle-ci pourrait être un « don du Ciel », selon le docteur ignorantin Donald Trump, qui veut voir « *les églises pleines à Pâques* » et les usines tourner à plein régime, avec ou sans masques, même si cela doit coûter 200.000 morts¹⁵.

¹² Olivier Lahaie, « L'épidémie de grippe dite « espagnole » et sa perception par l'armée française (1918-1919) », *Revue historique des armées* [En ligne], n° 262, 2011.

¹³ Olivier Lahaie, loc. cit.

¹⁴ « Didier Raoult, la nouvelle égérie des complotistes », *Le Monde*, 30 mars 2020, p. 11. Le docteur Didier Raoult, qui est la coqueluche des souverainistes, va être bientôt l'objet de leur ire. Celui-ci, qui dénonce fermement comme anti-scientifique le concept de « Français de souche », est traité par l'ultradroite d'« ordure cosmopolite » et d'« agent du Mossad ». Pour la toxicité de l'antipaludéen, cf. Dorosz (Vidal-Durand & Le Jeune), *Guide pratique des médicaments*, Maloigne, 2019, p. 1706, qui insiste sur les effets indésirables possibles : « vertiges, vision floue, hypotension, **possibilité d'arrêt cardiaque et respiratoire** », si SAMU : « perfusion d'épinéphrine, thiopental après **intubation**, diazépam ». Or ce sont plutôt d'autres médicaments (*Remdesivir*, *Kaletra* associé à *Interferon*; tocilizumab), qui figurent en tête de liste des médicaments réduisant l'impact de la pathologie. Les recherches prometteuses menées depuis la crise du SRAS ont été plus ou moins négligées faute de crédits suffisants...

¹⁵ « Coronavirus. Donald Trump voit la chloroquine comme un don du Ciel si le traitement fonctionne », *Ouest France*, 24 mars 2020. Interview à *Foxnews*, chaîne d'extrême droite, où le milliardaire précise : « *Il faut retourner au travail, beaucoup plus tôt que les gens ne le pensent* ».

En avril 1918, la presse patriotarde alliée affirme que la maladie « *vient d'Allemagne* », que la maladie est une MALADIE BOCHE (HUN DESEASE) : « *Des bruits couraient dans le public que la maladie avait été provoquée par des conserves venues d'Espagne et dans lesquelles des agents allemands auraient introduit des bacilles pathogènes* ».

Les bobards (les *fake news*) vont bon train pour ranimer une fibre patriotique déjà bien ébranlée par le formidable écho international de la Révolution russe. Le service de propagande français prétend que Bayer, l'inventeur de l'aspirine, a introduit l'agent de la grippe dans les cachets d'*acide acétylsalicylique* (AAS). Certains, très imaginatifs, prétendent que des sous-marins allemands, font surface près des « côtes alliées » et apportent des fioles pleines du virus de la grippe, déversées dans les réservoirs d'eau ou dans l'atmosphère, comme en France et aux USA, où se rassemblent de « bons patriotes » qui se hâtent d'acheter les emprunts de guerre¹⁶. Quant à la propagande allemande, tout comme la propagande alliée, elle minimise à dessein l'impact du virus sur les troupes, qui devront garder un moral d'acier pour mieux se faire faucher par les obus et les mitrailleuses. La presse du Kaiser prétend que la grippe est arrivée en Europe occidentale avec les bataillons de troupes coloniales indochinoises. Dans les arrières-cuisines de la propagande impériale, on fait mijoter un bouillon toxique de racialisme, celui du « péril jaune » (*Gelbe Gefahr*), d'autant plus que l'impérialisme japonais s'est engagé aux côtés des Alliés, pour mieux rafler les colonies allemandes d'Asie et du Pacifique. Par contre, dans la Pologne devenue indépendante, et dirigée par Piłsudski, le pouvoir contre-révolutionnaire n'hésite pas à définir la maladie comme une *choroba czysto rosyjska*, une maladie purement russe, bolchevik¹⁷.

Aujourd'hui, les actuels auteurs des bobards, les « souverainistes » de tout poil prêts à en découdre avec tout ce qui est « *forain* » (étranger) – le juif, le musulman, l'Asiatique, le réfugié ou l'immigrant –, s'en donnent à cœur joie. Leur paranoïa « complotiste » se met au service d'une propagande belliciste, où il s'agit de mener, à grands roulements de tambour, une guerre contre le « *virus chinois* », autrement dit les exportations chinoises. On peut lire actuellement dans une « certaine presse » ou certains « réseaux sociaux » que le SARS-CoV2 (Covid-19) aurait été fabriqué dans le laboratoire P4 de Wuhan, et que des brevets auraient été déposés par de grands laboratoires pharmaceutiques pour profiter de la vente du vaccin salvateur, qui ne serait disponible sur le marché qu'une fois que son prix aurait atteint des sommets himalayens au terme d'une accumulation de millions de morts¹⁸.

La Première guerre mondiale avait vu l'instauration dans tous les pays d'un capitalisme de guerre, baptisé « économie de guerre », où il s'agissait de produire plus de 12 heures par jour, au moins six jours par semaine, des engins de mort, des obus, des balles, des armes chimiques, au détriment de la consommation des masses laborieuses, déjà affamées et particulièrement affaiblies. Sauf pour le bloc des pays alliés, épaulés par l'exploitation féroce de leurs empires coloniaux, cela impliquait une stricte autarcie, tempérée par un impitoyable brigandage opéré par les grands groupes capitalistes : sur tous les continents, les sources d'énergie, les métaux nécessaires à l'industrie d'armement, les métaux précieux, les biens alimentaires produits et exportés devaient renforcer l'effort de guerre, une guerre aussi bien militaire qu'économique.

Dans la crise du coronavirus, les responsables politiques, notamment en France, se prononcent pour une économie de guerre, dont la vertu, comme celle de la femme de César, devrait être insoupçonnable. Il s'agit de mener une « *guerre sanitaire* », en passant sous silence la réalité visible d'une guerre commerciale exacerbée, menant à la longue à la guerre tout court contre l'ennemi

¹⁶ Jay Winter, « La grippe espagnole », in *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Bayard, 2004, p. 943-948; Vinet (Freddy), *La grande grippe : 1918, la pire épidémie du siècle : histoire de la grippe espagnole*, Vendémiaire, Paris, 2018.

¹⁷ Józef Piłsudski, interview au correspondant du quotidien londonien *Times*, 8 octobre 1919. Lors du putsch de mai 1926, qui lui donnait le pouvoir et abolissait (temporairement) le système parlementaire, il reçut le soutien du KPP (Parti communiste polonais).

¹⁸ Site de l'INSERM (*Institut national de la santé et de la recherche médicale*), 23 mars 2020, « 'Fake news' et désinformation autour du coronavirus SARS-CoV2 » : <https://presse.inserm.fr/fake-news-et-desinformation-autour-du-coronavirus-sars-cov2/>

extérieur. C'est ainsi que le Premier secrétaire du Parti socialiste Olivier Faure a exigé, dimanche 22 mars, dans une lettre ouverte à son ancien «camarade de parti» Emmanuel Macron, l'instauration d'une «*économie de guerre*», en prônant des réquisitions massives d'entreprises pour produire masques ou tests de dépistage du coronavirus¹⁹.

La social-démocratie française a une riche expérience d'économie de guerre. Le Parti socialiste, qui est le successeur de la SFIO de Guy Mollet, a su dans le passé instaurer une économie de guerre pour armer les troupes régulières en Algérie et mobiliser un contingent de millions de jeunes envoyés au casse-pipe dans les djebels.

L'ancien conseiller socialiste de Mitterrand, le faiseur de rois Jacques Attali, celui même qui a taillé le costume présidentiel de Macron, opine du chef : «*Face à ces innombrables virus, il faut se mettre définitivement en économie de guerre et ne se consacrer qu'à l'essentiel*»²⁰. Que l'essentiel soit la survie du système capitaliste comme un tout et le maintien de ses profits, la préservation des chasses gardées d'un impérialisme français bien moribond, Attali se garde bien de le confesser²¹.

Le reste du discours d'Attali sur l'économie de guerre est une grotesque incantation pour une «*économie heureuse*», sachant très bien que les capitalistes (ses détenteurs et ses fonctionnaires) ne peuvent qu'instaurer une **économie du malheur** : «*Pour éviter le retour de ces malheurs, pour éloigner ce virus autant que les suivants, il faudra enfin admettre qu'une société pourrait parfaitement fonctionner, et être heureuse, en consacrant bien plus de la moitié de ses activités créatrices de richesses aux industries et services de la santé, de l'alimentation, de l'hygiène, de l'éducation, de l'environnement et de la culture. Et aux technologies qu'elles nécessitent*».

Tous ces politiciens et autres galonnés de la bourgeoisie, qui s'agitent devant les micros de médias aux ordres, savent très bien que la proclamation de la guerre («*nous sommes en guerre*») implique une réelle préparation de la population à l'idée d'une guerre mondiale, OÙ TOUT SERA PERMIS : DES ARMES CHIMIQUES ET BACTÉRIOLOGIQUES À L'ARME NUCLÉAIRE.

III. Capitalisme, impérialisme et guerre des microbes

En 1913, à la veille de la guerre, Rosa Luxemburg soulignait avec force que l'ascension du capitalisme n'est rien d'autre que l'histoire de ses crimes, de ses violences à l'échelle de la planète, qu'il enfonce dans des convulsions irrémédiables :

Le capital n'est pas qu'à sa naissance '*dégouttant de sang et de boue par tous les pores*', mais pendant toute sa marche à travers le monde; c'est ainsi qu'il prépare, dans des convulsions toujours plus violentes, son propre effondrement²².

a) LE MOLOCH DE L'ARGENT

Le développement du capitalisme, d'abord sous sa forme commerciale, s'est accompagné d'une première mondialisation. Celle-ci qui a largement été d'abord une politique d'EXPANSION, de CONQUÊTES MILITAIRES, de COLONISATION et d'EXPLOITATION à l'échelle de continents entiers. La «découverte» de l'Amérique par Colomb inaugure la mondialisation microbienne. Les bactéries et virus qui prospèrent sur le continent euro-asiatique se répandent partout au fil de la conquête. Des infections comme la rougeole, la variole, le choléra, la tuberculose détruisent des populations entières. Au Mexique, la population amérindienne passe de 25 millions en 1519 à 1,5 million en

¹⁹ <https://www.lefigaro.fr/flash-eco/coronavirus-le-parti-socialiste-demande-a-emmanuel-macron-une-economie-de-guerre-20200323> (*Le Figaro*, 23 mars 2020).

²⁰ Attali, «Pensez et vivez positif», 24 mars 2020 : <http://www.attali.com/non-classifiee/pensez-et-vivez-positif/>

²¹ Dans son livre *Une brève histoire de l'avenir*, Fayard, 2006, le «futurologue» J. Attali prophétise un avenir radieux du capitalisme : les «hommes», entendez les consommateurs-producteurs seront «libérés» et nomadisés sous la direction d'une hyper-élite («*les transhumains*»), portée par la mission de faire triompher mondialement la «*démocratie du marché*», sous la houlette d'une social-démocratie ultralibérale. Que la social-démocratie et le marché soient en complète déconfiture en 2020, cela ne semble pas troubler notre «futurologue» chevronné.

²² Rosa Luxemburg, *L'Accumulation du capital* (1913), Agone/Smolny, Marseille/Toulouse, nov. 2019.

1580. Au Pérou, la chute est tout aussi brutale : 10 millions d'habitants vers 1530²³. Même constat apocalyptique en Amérique du Nord. Les épidémies d'Amérique du Sud et du Centre progressent vers les États-Unis actuels dès le début du XVI^e siècle. Les colons français s'installent au Canada et la dépopulation débute immédiatement à la faveur des contacts entre communautés indiennes – sous forme commerciale et guerrière – et bon nombre de communautés disparaissent avant même d'apprendre que des navires étrangers ont atteint leurs côtes²⁴. Cette marche meurtrière des pandémies dura jusqu'au XIX^e siècle : au début des années 1880, lorsque le capital construit une ligne de chemin de fer du Pacifique canadien à travers la province intérieure du Saskatchewan, les indigènes de la province, jusque-là protégés des germes des Blancs, meurent au rythme de 9 p. 100 par an²⁵.

Ajoutons que le système d'élevage massivement importé par les colons européens, qui vivaient pratiquement immunisés à proximité d'animaux domestiques (bœuf, porc, chèvre, cheval et volailles, favorisa aussi incontestablement l'apparition d'épidémies infectieuses inconnues en Amérique.

S'il ne s'agit pas d'un génocide délibéré, où le vainqueur aurait sciemment utilisé l'arme microbienne, il est évident que la *Conquista* comme toute conquête militaire menée à grande échelle – en cela elle est comparable aux conquêtes mongoles au XIII^e et XIV^e siècle, suivant les chemins de la pandémie pesteuse²⁶ – a été un désastre humain irréversible. Le dominicain Bartolomé de Las Casas, qui ne parle jamais de ces épidémies mortelles, a donné un tableau saisissant de la conquête par le fer et par le feu des Caraïbes et des Amériques :

En quarante ans, par suite de la tyrannie et des actions infernales et injustes des chrétiens, douze millions d'âmes, hommes, femmes et enfants sont morts. Et à vrai dire, je crois, et je ne pense pas me tromper qu'il y en a eu plus de quinze millions. [...] Au cours de ces douze ans, sur ces quatre cent cinquante lieues [de Nouvelle-Espagne], les Espagnols ont tué au couteau et à la lance plus de quatre millions d'habitants, femmes, enfants, jeune gens et vieillards, ou les ont brûlés vifs²⁷.

Mais ***c'est sans doute l'utilisation du travail forcé par les autorités coloniales qui porte le coup de grâce, frappant une population déjà terrassée par le choc microbien***. Assoiffé d'or et d'argent, l'Empire d'Espagne réduit les autochtones, libres et non libres, à un quasi-esclavage dans les mines, mais aussi servage sur d'immenses domaines agricoles. S'appuyant sur la noblesse indigène (les CACIQUES), qui a soutenu Cortès pour mieux abattre la puissance aztèque et maintenir ses privilèges de caste, l'aristocratie des hidalgos s'enrichit en imposant l'esclavage salarié, c'est-à-dire un salaire de misère fixé par l'État colonial.

L'interdiction de la réduction en esclavage des autochtones, à partir de 1542, ne fait qu'officialiser leur réduction à l'état de serfs. Elle s'accompagne aussi d'un trafic florissant d'esclaves noirs, déjà utilisés sur les plantations des Canaries. Las Casas, qui avait d'abord accepté l'importation d'esclaves noirs à usage domestique, s'en repent vite. «*Se jugeant coupable par inadvertance*», le dominicain martèle alors : «*L'esclavage des Noirs est aussi injuste que celui des Indiens*»²⁸.

Le développement du fléau de l'esclavage aux Amériques eut aussi pour effet pervers d'importer d'autres fléaux microbiens inexistantes sur ce continent. L'introduction du virus de la fièvre jaune,

²³ Carmen Bernand et Serge Gruzinski, *Histoire du Nouveau Monde. De la Découverte à la conquête*, Fayard, Paris, 1991; Nathan Wachtel, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole*, Gallimard, Paris, 1971.

²⁴ Frédéric Dorel, «La thèse du 'génocide indien' : guerre de position entre science et mémoire», *Amnis* n° 6, 2006 (article mis en ligne).

²⁵ Jared Diamond, *De l'inégalité parmi les sociétés*, Gallimard, 2000, p. 210.

²⁶ La prétendue *pax mongolica* – 60 millions de morts en Chine ! – fut marquée par la désintégration des khanats et des empires, l'accumulation de montagnes de crânes. La pandémie de peste noire venue d'Asie emprunta les routes du commerce pour atteindre son pic de morbidité au milieu du XIV^e siècle. Sur les «routes de la soie», la guerre n'était pas une guerre en dentelles : empoisonnement des puits, introduction de la peste dans les villes qui résistaient, et destruction systématique de ses habitants (comme à Bagdad, en février 1258).

²⁷ *Très brève relation sur la destruction des Indes*, Mouton, Paris-La Haye, 1969, p. 26 et 48.

²⁸ Saint-Lu (André), «Bartolomé de las Casas et la traite des nègres», *Bulletin hispanique*, tome 94, n° 1, 1992, p. 37-43.

véhiculé par les singes d'Afrique eut pour effet de décimer les singes et les autochtones des Amériques.

Le travail forcé, au même titre que l'esclavage²⁹, n'a fait que se propager à l'apogée du système capitaliste, aussi bien en Asie [Indes néerlandaises, avec le système de cultures obligatoires (*Cultuurstelsel*)] qu'en Afrique. Sous Léopold II, le Congo belge, qui est sa propriété personnelle, se vit imposer un féroce servage au profit des grandes sociétés minières et des gros planteurs qui partagent leurs profits pharamineux avec la Couronne. L'administration coloniale importa en outre plus de 44.000 travailleurs d'Angola et de Rhodésie du Nord. Ces travailleurs mouraient de fièvre à tiques (causée par la bactérie *rickettsia africae*), de grippe, de pneumonie, d'épuisement ou de «catastrophes» minières à répétition.

On connaît, par les témoignages d'Albert Londres et d'André Gide, sur la catastrophe humaine de la construction par le capital français de la ligne de chemin de fer Congo-Océan. Elle fit plus de 23.000 victimes.

L'historien Elikia M'Bokolo a très bien résumé le désastre écologique, démographique et sanitaire véhiculé par l'introduction brutale du système capitaliste transformant l'être humain en chair à profit ou à canon :

Le désastre écologique et la catastrophe démographique provoqués par le système des compagnies concessionnaires dans les deux Congo ne furent que la forme extrême d'un phénomène beaucoup plus général qui frappa presque toutes les régions colonisées : épidémies spectaculaires ou meurtrières à Madagascar (peste) comme au Sénégal (fièvre jaune, peste) ou en Côte d'Ivoire (fièvre jaune); sécheresses et famines dans des zones aussi différentes que le Sahel et l'Angola; épidémies, épizooties, famines, guerres et surmortalité mélangées dans un cycle infernal en Afrique centrale et orientale³⁰.

Des populations entières ont donc été soumises au joug du capitalisme ascendant depuis le XVI^e siècle. Exploitées à mort, affaiblies par le travail forcé ou l'esclavage, incapables de résister aux pandémies qui empruntaient les routes maritimes et terrestres du commerce, elles ont été sacrifiées au grand Moloch, au dieu Mammon, celui de l'argent étendant son emprise sur le monde entier :

L'argent est le bourreau de toute chose, le Moloch à qui il faut tout sacrifier. [...] L'argent apparaît effectivement comme le Moloch à qui l'on sacrifie la richesse réelle³¹.

Le capital apparaît comme le Moloch qui exige qu'on lui sacrifie le monde entier³².

b) L'ARME BIOLOGIQUE À L'ÉPOQUE DE LA NÉCROSE DU CAPITAL

L'utilisation de l'arme biologique (bactéries et virus) est aussi ancienne que la guerre. Les soldats de l'Antiquité renforçaient la puissance destructrice de leurs flèches en les trempant dans de la chair en putréfaction ou dans du sang corrompu, c'est-à-dire en les rendant non seulement toxiques mais aussi infectantes. Le *skythikon*, spécialité toxique des archers scythes, était composé autant de poisons que de produits biologiques infectants, mijotés dans du fumier : ce mélange provoquait non seulement un envenimement mais, aussi, une gangrène gazeuse, un tétanos ou tout autre infection foudroyante³³.

Au tout début de l'expansion du capitalisme, on note la première utilisation de l'arme biologique, à l'occasion d'une guerre commerciale et coloniale. C'est à l'occasion de la guerre de Sept Ans (1756-1763) qu'est utilisée la variole par le général Jeffery Amherst, commandant en chef des troupes britanniques en Amérique du nord. Il écrit en juillet 1763, pendant la guerre de Pontiac,

²⁹ Elikia M'Bokolo, «Le travail forcé, c'est de l'esclavage», *L'Histoire*, n° 302, oct. 2005.

³⁰ M'Bokolo, *Afrique noire. Histoire et civilisations du XIX^e siècle à nos jours*, Hatier-AUF, 2004, p. 315.

³¹ Marx, *Grundrisse*, Éditions sociales, 2011, p. 159.

³² Marx, *Théorie sur la plus-value*, tome III, Éditions sociales, p. 540.

³³ Grmek (Mirko), «Ruses de guerre biologiques dans l'Antiquité», *Revue des études grecques*, tome 92, fascicule 436-437, janvier-juin 1979, p. 144.

alors que gronde la révolte de peuples autochtones. L'utilisation de l'arme biologique fait partie d'un plan de «nettoyage ethnique», véritable génocide avant la lettre :

Ne pourrait-on pas trouver un moyen de répandre la variole parmi ces tribus d'Indiens mécontentes ? À cette occasion, nous devons utiliser tous les stratagèmes en notre pouvoir pour les vaincre³⁴.

Et cette «interrogation» est suivie d'une rapide application au moyen de couvertures contaminées par le virus de la variole. Ce beau travail lui valut finalement de siéger à la chambre des Lords de Sa Glorieuse Majesté britannique.

Cette technique d'anéantissement de peuples autochtones ne fut pas oubliée les deux derniers siècles. Elle demeure un « classique » du genre. Prenons, entre autres exemples, celui du Brésil. Les grands propriétaires fonciers et leurs séides «offraient» aux Indiens autochtones des vêtements provenant des hôpitaux afin de les contaminer avec la variole ou d'autres maladies propres à décimer leurs villages³⁵.

Le plein développement du capitalisme et la confrontation mortelle des impérialismes à l'échelle de la planète a conduit à l'étude scientifique de tous les agents biologiques qui pourraient être «MILITARISABLES», c'est-à-dire être utilisés au même titre qu'une arme chimique (et nucléaire depuis 1945). Pour maximiser sa létalité, l'arme biologique doit répondre à plusieurs critères – dits critères de Theodor Rosebury (1904-1976) – à savoir : contagiosité directe, dose minimale infectante, voie d'infection ou d'intoxication, durée d'incubation ou d'apparition des premiers symptômes, survie dans l'environnement, facilité de production et de stockage, stabilité des produits stockés, (éventuelle) thérapeutique³⁶....

Au cours d'études menées dans le plus grand secret, les stratèges militaires – USA, Royaume-Uni, Japon, URSS, France, Italie, etc. – notèrent les «prodigieux effets» du bacille de l'anthrax (*Bacillus anthracis*), stable dans l'environnement, conditionnable en poudre ou en spray, déjà utilisé pendant la première guerre mondiale³⁷. Mais aussi du bacille de la peste (*Yersinia pestis*), de l'agent de la tularémie [maladie transmise à l'être humain par contact avec des animaux infectés ou par le biais de vecteurs (*tiques*)]. Les savants de la mort notèrent aussi les «merveilles» des virus, très intéressants par leur taille microscopique : ***ils peuvent traverser les éléments filtrants des appareils de confinement et des respirateurs individuels; il n'y a pas de thérapeutique efficace en dehors de la prévention par vaccination.***

Le «chouchou» des militaires est peut-être maintenant le virus de la variole – déclarée éradiquée par l'OMS, le 8 mai 1980 –, qui peut être réactivé en laboratoire et propagé, sans qu'il y ait de vaccin pour s'y opposer³⁸. On peut y ajouter les virus responsables d'encéphalites (encéphalite à tique, chikungunya, dengue³⁹, fièvre jaune, encéphalite équine du Venezuela), transmis par des arthropodes. Ou bien les virus transmis par des chauves-souris, très étudiés, surtout dans les laboratoires chinois : virus Marburg, Lyssavirus d'Australie, virus Nipah (Malaisie, Inde, Bangladesh), etc. Dans le cas des insectes, ceux-ci correctement utilisés dans des programmes militaires (GUERRE ENTOMOLOGIQUE)⁴⁰ peuvent servir de transmetteurs biologiques de la peste, du choléra, etc.

³⁴ L'Encyclopédie canadienne, 21 juin 2019, article «Jeffery Amherst, premier baron Amherst» : www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/amherst-jeffery-1er-baron-amherst

³⁵ Mércio Pereira Gomes, *Os Índios e o Brasil*, Editora Vozes, Petrópolis (État de Rio de Janeiro), 1991.

³⁶ Lepick & Binder, art. «Guerre biologique», in Dominique Lecourt, *Dictionnaire de la pensée médicale*, PUF, Paris, 2004.

³⁷ Les armées allemande et française ont utilisé les agents de la maladie du charbon et de la morve contre le bétail «ennemi» (idem, p. 555).

³⁸ On peut y ajouter le virus de la grippe espagnole, dont l'ARN a été retrouvé en 2002 sur des victimes enterrées dans le permafrost norvégien. L'ARN a été séquencé en 2005. La fuite involontaire ou délibérée des échantillons sauvegardés dans un ou plusieurs laboratoires pourrait engendrer une pandémie de l'ampleur de celle de 1918-1919, voire pire.

³⁹ De janvier à début avril 2020, l'Organisation panaméricaine de la santé (PAHO) a recensé près de 1.173.000 cas de dengue et 355 décès des suites de la maladie (<https://www.actulatio.com/2020/04/09/amerique-latine-forte-epidemie-de-dengue-alors-que-le-covid-19-commence-a-se-repandre/>).

⁴⁰ Avant et pendant la seconde guerre mondiale, le Japon, le Canada, les USA, l'Allemagne se sont lancés dans des programmes d'insectes vecteurs : puces porteuses de la peste, moustiques et mouches piqueuses, doryphores dans le cas allemand. La Guerre froide fit exploser la

Tous ces programmes menés dans des laboratoires militaires ultra-secrets préparent les guerres biologiques du futur, qui s'apparentent à des génocides purs et simples. Utilisés à titre «expérimental» dans le passé, ils eurent des effets meurtriers, même si ce fut à petite échelle.

La Mandchourie occupée par l'armée impériale nippone (1932-1945) servit de banc d'essai à cette guerre des microbes. Le principal centre de recherche (UNITÉ 731), situé à Pingfan (province de Harbin), comprenait plus de 150 bâtiments, cinq camps satellites et employait au moins 3.000 scientifiques et techniciens. Ces savants criminels testèrent à grande échelle sur des prisonniers de guerre chinois les agents du choléra, de la peste et du charbon. Près de 3.000 prisonniers périrent dans d'atroces souffrances. Des attaques biologiques furent menées à 12 reprises contre des villes chinoises, en contaminant les réserves d'eau potable et de nourriture par les agents du choléra, de la peste et de l'anthrax. Le bilan fut de plusieurs milliers de morts.

Lors de la guerre d'Éthiopie (1935-1936), Mussolini – à côté des gaz qu'il utilisa abondamment contre la population et l'armée du Négus – fut à deux doigts d'expérimenter ses armes bactériologiques. Le maréchal Badoglio l'en dissuada, non par «humanisme», bien sûr, mais par simple réalisme stratégique.

Toutes ces «expériences», après la défaite du Japon et le démantèlement de l'Unité 731, servirent de «modèle» au «génie bactériologique» de l'URSS et des USA.

Les USA menèrent leurs recherches de 1942 à la fin des années 1960. Des substances mortelles furent testées sur leur population, en particulier sur les populations carcérales et les objecteurs de conscience. Pendant la guerre de Corée (1950-1953), les bacilles de l'anthrax, de la peste et du choléra furent répandus parmi l'ennemi nord-coréen et chinois. Mouches, puces, etc., furent mises à contribution, mais aussi les aérosols. Dans ce dernier cas, par la voie des airs, l'armée américaine procéda à des pulvérisations⁴¹. Comme les résultats furent mitigés, et suite à divers incidents («fuites» de bacilles et virus), les stocks d'armes biologiques américains furent (officiellement) détruits entre mai 1971 et février 1973...

Le capitalisme d'État soviétique – baptisé «socialisme réel» par sa classe dirigeante – ne fut pas en reste dans cette course aux armements biologiques, de Staline à Gorbatchev. La militarisation d'une dizaine d'agents pathogènes entra dans les programmes de laboratoires : charbon, tularémie, brucellose, peste, encéphalite équine du Venezuela, typhus, fièvre Q [zoonose, maladie transmissible d'un animal vertébré (bovins, ovins, caprins) à l'homme], toxine botulinique produite par une bactérie. En 1973, quelques mois après la mise sur pied d'un traité international interdisant toute recherche sur les armes biologiques [CABT/BWC, ouvert à la signature le 10 avril 1972, entré en vigueur en 1975], un décret d'État instituait une entité (BIOPREPARAT = Préparation de substances biologiques), forte de 40 centres de recherche et sites de production d'armes bactériologiques. La fabrication de missiles, roquettes et bombes *ad hoc* trouverait sa finalité dans la dissémination d'agents pathogènes. Un programme officiellement stoppé en 1992...

De tels programmes peuvent viser aussi la population d'un État, où la classe capitaliste dominante numériquement minoritaire planifie un **génocide racial de masse**. Dans l'Afrique du Sud blanche de l'Apartheid, un projet ultra-secret – conduit en 1985 par le «Docteur la Mort» Wouter Basson – fut mis en place. Il prenait pour cible la population noire, par l'utilisation de moyens extrêmes : utilisation de l'Anthrax, du virus d'Ebola, du sida, du choléra, stérilisation de masse, utilisation de poisons chimiques ethniquement sélectifs⁴².

recherche dans tous ces domaines, où les USA et l'URSS étaient les leaders. Un programme militaire américain, qui utilisait le «bon vecteur», estimait le taux de mortalité à 50 % dans le cas d'une attaque contre une ville, pour le modique prix de 0,29 dollar (1976).

⁴¹ Stephen Endicott & Edward Hagerman, *The United States and Biological Warfare: Secrets from the Early Cold War and Korea*, Indiana University Press, Bloomington, 1998. Voir aussi : Gordon Thomas, *Les armes secrètes de la CIA*, Nouveau Monde, 2006.

⁴² Voir : Tristan Mendès France, *D' la Mort. Enquête sur un bioterrorisme d'État en Afrique du Sud*, 2002; Chandré Gould, « Armes chimiques et biologiques : leçons d'Afrique du Sud », *Politique étrangère*, n° 1, 2005, p. 109-121.

Le cas de l'Iraq est un cas d'école d'une guerre NRBC menée contre les «ennemis de l'intérieur»⁴³. Dotée d'un arsenal biologique impressionnant, l'Iraq de Saddam Hussein se limita à l'usage de l'arme chimique contre les Kurdes. Du 16 au 19 mars 1988, au-dessus de la ville kurde d'Halabja, chasseurs-bombardiers Mig (russes) et Mirage (français) de l'armée irakienne déversèrent des gaz tueurs : gaz moutarde, sarin et tabun. Le bilan fut de 5.000 morts. Fait notable, ces armes «*étaient principalement fournies par des sociétés françaises, belges et allemandes, dont les ingénieurs et chimistes savaient exactement ce que Saddam préparait...* ***Durant des années, les États-Unis et leurs alliés ont bloqué les campagnes internationales visant à faire condamner Saddam pour son utilisation du gaz moutarde et des gaz neurotoxiques***»⁴⁴.

Il est bien évident que les grandes puissances capitalistes (Chine et Russie inclus) n'ont nullement l'intention d'interrompre leur programme de guerre biologique. Les fuites accidentelles d'agents biologiques et/ou chimiques sont bien documentées. Celle de Dugway (Utah) en 1968 coula la vie à 6.000 moutons. Celle de Sverdlovsk (Russie soviétique), en avril 1969, fut beaucoup plus grave. L'épidémie se propagea au bétail jusqu'à 50 km à l'entour. Le centre de recherche militaire de la banlieue d'Ekaterinbourg (à l'époque Sverdlovsk) était au centre de la fuite.

Ces «fuites» peuvent être délibérées, causées par des formes multiples de bioterrorisme, mettant en cause des sectes religieuses ou extrémistes – parfois émanant d'États qui arment en sous-main des groupes terroristes.

Rappelons quelques faits. En septembre 1984, la secte religieuse des Rajneeshees, installée dans le comté de Wasco (Oregon), répandait des salmonelles sur les salades et crudités servies dans les restaurants de Dalles, ce qui entraîna 45 hospitalisations. Le cas le plus connu est celui de l'attentat au sarin perpétré par la secte Aum dans le métro de Tokyo le 19 mars 1995, qui fit 5.500 victimes (dont 12 morts). La secte, forte de 50.000 adhérents, riche d'un butin d'un milliard de dollars, disposait d'un programme avancé de recherche en armes biologiques. La secte s'était procurée et avait stocké des bacilles du charbon et de la fièvre Q, ainsi que de la toxine botulinique. Elle chercha même à se procurer le virus d'Ebola (dont la maladie est mortelle à 90 p. 100 lors des flambées épidémiques)⁴⁵.

*

* *

Au terme de cette deuxième partie, on peut avancer que :

1. La propagation des microbes (bactéries et virus) est favorisée par l'extrême concentration de la population mondiale (50 p. 100 de celle-ci vit en ville, souvent dans les pires conditions sanitaires, dans des villes polluées où les particules fines favorisent la propagation rapide d'épidémies attaquant les voies respiratoires).

2. Les microbes, qui suivent les chemins de l'hyper-commercialisation et de l'hyperproduction du Capital, prolifèrent comme agents pathogènes avec la très brutale explosion démographique (3 milliards d'êtres humains en 1960; 7,7 milliards en 2020). Ils trouvent des places gratuites dans les transports aériens : on dénombrait en 2013 trois milliards de passagers sur l'ensemble des liaisons mondiales; en 2017, quatre milliards de passagers. Ils se déplacent plus lentement mais tout aussi inexorablement en mer. La marine marchande, qui assure 90 % du commerce mondial, a connu les embellies de la mondialisation. Le nombre de navires – y compris passagers, comme les navires de croisière transformés aujourd'hui en super-«*Exodus*» – est passé de 2013 à 2018 de 52.000 à 58.000 environ.

⁴³ NRBC = guerre nucléaire, radiologique, biologique ou chimique.

⁴⁴ Barry Lando, « Saddam Hussein, un procès sous influence », *Le Monde*, 17 octobre 2005.

⁴⁵ Patrick Berche, *Une histoire des microbes*, John Libbey – Eurotext, 2007, p. 258.

3. Pour les grands États capitalistes, la préparation et l'entrée en guerre justifie tous les moyens militaires, y compris l'utilisation des armes NRBC dans un conflit généralisé. L'utilisation des armes biologiques, qui fut menée à petite échelle et de façon expérimentale (Mandchourie, guerre de Corée) peut devenir une réalité monstrueuse si un conflit mondial venait à éclater. Le bioterrorisme serait alors le fait des grandes puissances impérialistes, sous-traitant leurs opérations à des mercenaires.

Certains complotistes professionnels prétendent que le Covid-19 provenait de laboratoires militaires chinois. C'est sans doute pour mieux dédouaner leur bourgeoisie nationale de son incurie habituelle lors de sa propagation. À cela – faute d'une sérieuse enquête scientifique – il faut répondre que les virus n'attendent pas les élucubrations intéressées des « souverainistes » pour **MUTER** encore et toujours.

Ces mutations inéluctables sont le résultat d'une sélection dans la nature, conforme à la doctrine de Darwin⁴⁶. S'il peut y avoir des manipulations délibérées ou accidentelles par le génie génétique, dont l'issue est incertaine (ouvrir de nouvelles boîtes de Pandore), **le meilleur agent des virus les plus redoutables, c'est non «l'Homme» abstrait mais le Capital lui-même.**

En se propageant de façon virale à l'échelle du monde, le Capital exacerbe les pandémies, de moins en moins maîtrisables, souvent par l'effondrement des systèmes de santé (quand ils existent pour la moitié de l'humanité) et par la destruction systématique de tout l'écosystème par un CAPITAL VAMPIRE avide de profits immédiats.

IV. Destruction des systèmes de santé et de l'écosystème. La marchandisation du monde

L'éclatement d'une violente pandémie, comme le COVID-19 a semblé tomber brutalement du ciel, comme une onzième plaie d'Égypte. L'économie américaine semblait prospère, et le chômage était à l'étiage. Tout le monde, ou presque (sauf les sans-logis ou les innombrables travailleurs précaires) se rendait chaque jour de sa maison à son lieu de travail, nourrissant l'espoir que tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes capitalistes possible.

Aujourd'hui près de la moitié de la population mondiale est «confinée» – y compris dans les zones déshéritées où le «remède» sera pire que le mal (**500 millions de nouveaux ultra-pauvres** attendus !). Cet événement sans précédent dans l'histoire humaine n'est une surprise que pour les gros bras du déni (les *Superdupont* et autres *Captain America* du type Trump et Bolsonaro, mais il y en a tant d'autres). Ce n'en est certainement pas une pour tous les organismes de sécurité nationale représentés dans la Commission européenne, et en premier lieu pour la CIA étasunienne. Dès 2009, l'une comme l'autre prévoient à l'horizon 2025 un **DÉSASTRE PROGRAMMÉ** : «**une pandémie aux effets dévastateurs**», pour la première; une pandémie apocalyptique pour la seconde, qui semble miser sur l'apparition d'une peste d'un genre nouveau («*un don du Ciel*» dans le langage trumpien) pour réduire la population surnuméraire (pour le capital étasunien) du «tiers-monde» développé ou pas :

Dans le pire des cas, des dizaines, voire des centaines de millions d'Américains sur le territoire américain tomberaient malades et les décès se chiffraient en dizaines de millions. En dehors des États-Unis, la dégradation des infrastructures de base et les pertes économiques à l'échelle mondiale auraient les effets suivants : **environ un tiers de la population mondiale tombera malade et des centaines de millions de personnes mourront**⁴⁷.

⁴⁶ Cf. Santé blog, 18 mars 2020 : <https://blog.santelog.com/2020/03/18/covid-19-on-avance-sur-lorigine-du-coronavirus/>

⁴⁷ *Le monde en 2025*, Commission européenne, Bruxelles, 2009; *Global Trends 2025: A Transformed World*, nov. 2008, US Government Printing, nov. 2008, p. 75.

a) DE NOUVELLES PANDÉMIES PROFITANT D'UN SYSTÈME DE SANTÉ CAPITALISTE À LA DÉRIVE

Le capitalisme, au niveau mondial, et particulièrement dans ses méga-centres, a longtemps vécu dans l'illusion qu'il pourrait tout maîtriser, les bugs économiques comme d'éventuelles pandémies. Tout semblait se passer comme dans un jeu vidéo où le meilleur joueur (toujours le capitaliste) vient à bout de tous les obstacles et remporte la mise. Dans le cas des pandémies, tout était sous contrôle. La variole n'était-elle pas éradiquée – selon l'OMS – depuis le 8 mai 1980, jour commémorant l'Armistice mettant fin à la Seconde guerre mondiale ?

Or les années 80, et les décennies suivantes, qui furent des années de boom économique (grâce surtout à l'entrée fracassante de la Chine sur le champ de bataille capitaliste), furent celles de l'entrée en scène de plus en plus insistante de bataillons entiers de l'armée des virus, présentant de nouvelles stratégies de pénétration des cellules vivantes au gré de mutations sophistiquées.

Une partie des espèces de virus – environ 3.600, dont une centaine est pathogène – qui circulent maintenant à très grande vitesse sont très archaïques (peut-être trois milliards d'années) et peuvent être considérés comme des êtres vivants, car issus d'ancêtres vivants⁴⁸. Ils ont été, tous comme les différentes classes capitalistes, les grands bénéficiaires de la mondialisation sauvage qui règne depuis près de 40 années.

Les «nouveaux virus», dits «émergents», appartiennent à la catégorie des virus tenus en captivité par une faune et flore «sauvages» restées longtemps épargnées par la «civilisation», celle des marchands prédateurs. La déforestation systématique (pour «faire» du soja, des biocarburants, etc.) et l'intégration d'espèces animalières «sauvages» dans les chaînes commerciales ont contribué à y intégrer ce type de virus. En Chine, et ailleurs, le braconnage de certaines chauves-souris (plus de 1.600 espèces, dont la moitié en voie d'extinction), de pangolins, tous porteurs d'agents virulents pour l'homme, ont accéléré la propagation de ces zoonoses «émergentes». Or, plus de 100.000 pangolins sont victimes chaque année en Asie et en Afrique d'un trafic illégal qui en fait l'espèce la plus braconnée au monde, largement devant les éléphants ou les rhinocéros, dont les cornes valent de l'or sur le marché juteux de la «médecine traditionnelle» chinoise.

Certains virus, en passant d'une espèce à l'autre, puis par des stratégies de mutation, finissent par franchir la barrière de l'espèce humaine. C'est le cas du SRAS-COV-2 qui ressemble manifestement (à 80 %) à celui qui toucha une partie du monde en 2002-2004.

L'actuel COVID-19 n'est donc pas une sorte d'ornithorynque pour les scientifiques. Il fait partie de ces nombreuses nouvelles maladies infectieuses d'origine animale (zoonoses) qui ont émergé au cours de ce dernier demi-siècle qui a vu la population mondiale passer de 3 milliards à près de 8 milliards d'hommes et de femmes.

Le VIH (SIDA) est le premier virus d'origine animale (simienne) à avoir fait son entrée fracassante, en 1981, sur la scène des pandémies mondiales. Il a tué près de 40 millions de personnes, principalement en Afrique, depuis son apparition à Kinshasa à la fin des années 1920⁴⁹. La pandémie a entraîné à ce jour près de 75 millions d'infections, la plus grande partie en Afrique subsaharienne. Le SIDA est désormais endémique. L'ONU, très optimiste, se risque à pronostiquer une «sortie d'épidémie» en 2030, malgré l'effondrement des politiques de prévention sanitaire.

Auparavant, en 1976, Ebola avait contribué à faire tirer la sonnette d'alarme. Avant que n'éclate cette épidémie, la population d'Afrique centrale avait été confrontée à la fièvre de Marburg, décrite en 1967 lors de la contamination de médecins soignants. Cette fièvre endémique au Congo est

⁴⁸ Román Ikonicoff, *Science et Vie*, 7 avril 2020 : <https://www.science-et-vie.com/corps-et-sante/origine-des-virus-le-nouveau-scenario-39654>.

⁴⁹ Cf. Jacques Pépin, *Aux origines du sida. Enquête sur les racines coloniales d'une pandémie*, Seuil, 2019.

causée par un virus proche d’Ebola, et véhiculé par un cercopithèque (vivant dans les forêts) importé d’Ouganda. Le virus Ebola est responsable de fortes fièvres et d’hémorragies souvent mortelles. Le taux de létalité oscille entre 30 et 90 % selon les épidémies et l’espèce virale. Le réservoir naturel du virus, là encore, pourrait être une espèce de chauve-souris. Le virus devient pathogène lors de l’infection d’autres animaux sauvages de la forêt tropicale (simiens), souvent braconnés. Le virus Ebola a été découvert au Soudan et en République démocratique du Congo. Depuis, une vingtaine de flambées épidémiques sont apparues en Afrique centrale. En décembre 2013, le virus a atteint l’Afrique de l’Ouest, région jusqu’ici épargnée. En 2014, il a provoqué la plus meurtrière épidémie connue à ce jour.

Le SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère) est la première maladie grave transmissible à entrer dans le XXI^e siècle. L’épidémie, partie de Chine en novembre 2002, est devenue mondiale en 2003 faisant plus de 800 morts (officiellement !). Après une « alerte » déclenchée le 12 mars 2003 par l’OMS, l’épidémie put être endiguée (en juillet 2003) par des mesures classiques d’isolement et de quarantaine. Le SRAS est provoqué par un virus de la famille des coronavirus, le SARS-COV-1. Le réservoir animal de ce dernier est une chauve-souris insectivore. L’hôte intermédiaire qui a permis le passage du virus à l’homme est la civette palmiste masquée, vendue sur les marchés au sud de la Chine. Il s’est rapidement propagé au niveau mondial à la faveur des transports aériens, le carburant le plus explosif en étant les hubs aéroportuaires ou les grandes concentrations humaines.

Le MERS – Coronavirus du syndrome respiratoire du Moyen-Orient – est un autre virus zoonotique, beaucoup plus dangereux; touchant le tractus respiratoire, il est létal dans 30 % des cas. Ce virus identifié pour la première fois en Arabie saoudite en avril 2012, puis en Égypte, Qatar, Oman, etc., résulterait d’une transmission d’un virus de chauve-souris au chameau, qui contamine ensuite l’homme.

Le Zika, un *flavivirus* transmis par les moustiques du genre *Aedes*, est passé du macaque à l’homme en Ouganda, vers 1954, s’est répandu en Afrique et Asie, puis a récemment émergé en Polynésie, Amérique centrale et en Amérique du Sud. Sans qu’il y ait le moindre vaccin pour le combattre, le zika s’est mondialisé. La maladie se manifeste par des symptômes typiques, tels le syndrome de Guillain-Barré (paralysie progressive) ou la microcéphalie néonatale.

D’autres candidats à cette mondialisation attendent patiemment leur heure. Les candidats se bousculent devant le portillon : la fièvre de Lassa (Nigéria, 1969), virus Sabía (fièvre hémorragique du Brésil, 1989), le virus Junín (fièvre hémorragique d’Argentine, 1957), virus Machupo (Bolivie, 1959), Guanarito et Pirital (Venezuela, 1991 et 1994), Whitewater Arroyo (Nouveau-Mexique, 1991), etc. Beaucoup de ces maladies se sont développées à la faveur de la déforestation, de la transformation de forêts tropicales en prairies sèches ou en champs, destinés à l’agro-business capitaliste.

Toutes ces prétendues nouvelles « MALADIES ÉMERGENTES » ne doivent pas être le bosquet qui cache l’immense forêt des « classiques » maladies virales et bactériennes, prétendument vaincues et toujours prêtes à reprendre du service. Des maladies virales « classiques », jadis traitées par des vaccins infantiles efficaces ont brutalement flambé. Les cas de rougeole ont bondi de 300 % dans le monde au premier trimestre 2019. L’OMS a lancé cette mise en garde : « *la rougeole est encore plus contagieuse que le Covid-19* ». Aux Samoa, où l’on ne vaccinait plus, la situation s’est aggravée aussi bien par carence en vitamine A et malnutrition que par la diffusion d’un dangereux vaccin frelaté.

La tuberculose décimait encore en 2018 : sur les 10 millions d'infectés, 1.5 million de tubards sont décédés, dont plus de 200.000 enfants. Trois millions de cas ne sont pas traités, et la maladie fait deux fois plus de victimes que le SIDA⁵⁰. Les bacilles de Koch, de plus en plus résistants, se répartissent à moitié en trois grands ensembles capitalistes : Inde (27 %), Chine (14 %) et Russie (9 %).

Le paludisme, qu'on oublie trop souvent, n'a pour origine ni un virus ni une bactérie, mais un parasite formé d'une cellule unique qui se multiplie dans les globules rouges. Ce fléau, qui tue chaque année plus de 450.000 personnes, dont 93 % en Afrique, infecte 213 millions de personnes. Aujourd'hui, les décès repartent à la hausse, après une accalmie.

Pourquoi face à toutes ces maladies, émergentes ou pas – dont l'origine est bactérienne, virale, parasitaire, fongique ou à prions –, le capitalisme reste-t-il si impuissant ? Pourquoi cherche-t-il à transformer ces maladies en « catastrophes » naturelles, au même titre que les accidents du travail ou les maladies professionnelles (comme l'amiante) – 2.000.000 de morts en 2018 (deux fois plus que la grippe de Hongkong de 1968, dont 40.000 morts en France) ou la pollution (**7 millions de morts en 2018**, record absolu !) ⁵¹. Dans le cas de la pollution, tous les observateurs scientifiques indépendants mettent en cause les particules fines. Et l'on sait maintenant que celles-ci favorisent nettement la propagation de virus comme le COVID-19.

La boucle est bouclée. Si on veut resserrer la boucle on trouvera à chaque fois le grand cycle de la valorisation accélérée du capital qui ne s'embarrasse guère de considérations humanitaires. La machine à produire des profits est aussi une machine à déconstruire tout ce qui touche aux besoins les plus élémentaires de l'humanité (enseignement, soins, alimentation). Le monde de 2020 au temps du Coronavirus est le résultat de la transformation du monde en gigantesque *Metropolis* du Profit, où ce ne sont pas les esclaves du capital qui stoppent la machine, mais bien le Capital lui-même. Si la machine s'est arrêtée – ou presque – sur la moitié de la terre, cela est dû à la faillite complète et générale de la politique sanitaire, qui exige une prévention sur le long terme, et donc des structures solides et adéquates.

C'est un truisme de dire que la capacité de soins représente le facteur premier dans la lutte contre le Coronavirus. En Italie, 46.500 emplois dans le secteur de la santé ont été supprimés entre 2009 et 2017; près de 70.000 lits d'hôpital ont disparu. La Grande-Bretagne a suivi la même voie, entre 2000 et 2017, le nombre de lits disponibles diminuant de 30 % ! La France aussi a connu une réduction drastique du nombre de lits et une réorganisation ultralibérale de l'offre de soins (privatisation et « managérialisation » de l'hôpital). En plus de vingt ans, près de 30.000 lits ont disparu.

Dans tous les pays tous les journalistes aux ordres se mobilisèrent pour démontrer qu'il y avait trop de lits d'hôpital, dans un secteur de santé qui était un 'gouffre pour les finances'. On peut citer entre autres un article de Nicolas Beytout, patron de presse, affirmant en novembre 2019, au moment où les soignants faisaient entendre leur voix et obtenaient de très vagues promesses : « *Dommage que [le gouvernement Philippe] n'ait pas profité de ce moment de générosité [les vagues promesses !] pour exiger en retour quelques mesures fortes de réorganisation et de **chasse aux dépenses inutiles, dans un secteur qui en compte tant*** » ⁵². Nicolas Bouzou, « consultant économique », omniprésent sur les plateaux de télé, avait proclamé en 2014 : « **Dans 10 ans, nous aurons deux fois trop de lits d'hôpital** » ⁵³.

Aux USA, où les soins médicaux et traitements médicamenteux sont trois à quatre fois plus chers qu'en France, c'est pire encore. Avec un taux de 2,8 lits pour 1.000 habitants, les États-Unis ont un niveau d'équipement inférieur aux autres pays actuellement touchés par la pandémie. Dans ce pays censé être le plus riche du monde – avec une brochette de magnats capitalistes [Jeff Bezos (Amazon), Bill Gates (Microsoft), Warren Buffett, Michael Bloomberg (candidat démocrate en faillite aux présidentielles !), Larry Ellison (Oracle Corporation), etc.] – l'espérance de vie a fortement décliné depuis trois années. C'est la première fois que cela se produit depuis la grande pandémie de grippe espagnole. Ce déclin est dû en partie à la mortalité accrue des adultes américains blancs en raison du nombre de morts par suicide, drogues (opioïdes) ou alcool qui s'accroissent pour les hommes comme pour les femmes vivant dans une économie du malheur qui pousse au désespoir des millions d'êtres atomisés par la crise, le chômage, les petits boulots de survie. Les minorités « ethniques » (Afro-Américains, Hispaniques) endurent plus encore cette forme de

⁵⁰ *Le Monde*, 17 octobre 2019.

⁵¹ *Les Échos*, 2 mai 2018.

⁵² « Hôpitaux : le gouvernement frappe... fort et cher », *L'Opinion*, 20 novembre 2019.

⁵³ Action-Critique-Médias : <https://www.acrimed.org/>

la « décroissance » capitaliste : celle de l'espérance de vie. Alors que celle-ci était en moyenne de 80 ans aux USA, elle est aujourd'hui de 78 ans, soit moins qu'à Cuba [le PIB par habitant est 7 fois inférieur à celui de l'Empire trumpien !].

En Russie, pays de cocagne pour les oligarques du pouvoir poutinien, l'espérance de vie pour un homme qui était de 65-67 ans de 1960 à 2000 est passée péniblement à 72 ans⁵⁴. Mais, dans ce pays, qui a échappé aux opioïdes, le bon vieux opium russe, la vodka, ne fait plus recette (la consommation d'alcool des Russes a chuté de 43 % entre 2003 et 2016, selon l'OMS).

Les hommes politiques bourgeois ou leurs sous-fifres – professionnels du bobard en tout genre – font fi d'une réalité quasi universelle : à coup de coupes budgétaires incessantes, le pouvoir a démantelé tout un système de protection sociale, ne gardant que ce qui pouvait être rentable pour le capital privé, que ce soit dans la gestion des hôpitaux, la recherche fondamentale, et l'élaboration de nouveaux médicaments. L'État s'est désengagé, laissant le champ libre à la course à la maximisation des profits, dans une perspective purement « immédiatiste », où la santé publique est la dernière roue du carrosse doré des laboratoires pharmaceutiques. Citons cet extrait d'une enquête sur les géants du secteur aujourd'hui :

Il y a une grande activité quand (les épidémies) font rage, mais dès que la situation s'améliore, les investissements diminuent. Cela signifie que des technologies médicales prometteuses peuvent être abandonnées en chemin parce que plus personne n'est prêt à payer la facture⁵⁵.

Quand il s'agit de tester les médicaments antiviraux les plus prometteurs, se déclenche une féroce lutte intercapitaliste pour l'appropriation des brevets, donc pour obtenir un juteux monopole sur le marché. Prenons l'exemple du *Remdesivir*, un antiviral développé par la société américaine *Gilead Sciences*. Cette dernière, treizième plus grande société pharmaceutique mondiale, a refusé de participer aux essais du médicament en Chine de peur de voir la manne du brevet lui échapper. Ce groupe est d'ailleurs connu pour sa maximalisation astronomique des prix et des profits. En fait, un laboratoire chinois (*Wuhan Institute of Virology*) a également revendiqué la « paternité » du brevet du traitement du COVID-19 par le *Remdesivir*⁵⁶. Si son efficacité est purement hypothétique, il y a une seule certitude : la production de base de la molécule miracle coûte 12 fois plus cher que celle de l'hydroxy-chloroquine, tombée dans le domaine public⁵⁷.

Mais, de toute manière, ce n'est pas la mise sur le marché d'un médicament « miraculeux » qui arrêtera la propagation de pandémies multiples et mutantes, qui contribuent en partie – et seulement en partie – à la diminution de l'espérance de vie. Cette lente décroissance de l'espérance de vie, l'affaiblissement (voire l'effondrement soudain) de la résistance humaine aux pandémies trouve ses vraies causes ailleurs : dans l'incapacité congénitale du capitalisme à donner une réponse adaptée aux besoins fondamentaux de la communauté humaine, dans son incapacité flagrante à prévenir les désastres et à maintenir la vie tout court sur notre planète, se révélant infiniment plus destructeur que le coronavirus le plus « vicieux » ou la « peste » la plus meurtrière.

b) L'AGRICULTURE DE LA MORT : ALIMENTATION TOXIQUE, FLÉAUX SANITAIRES DU « CAPITAL OBÈSE »

La pandémie actuelle vient couronner tout un processus accéléré de destruction de l'environnement, causé par une hyper-capitalisation de l'agriculture devenue intensive et mondialisée. Là où existe une pénurie de terres arables, des groupes capitalistes, surtout chinois, se livrent à une frénésie d'achats (*land grab*) hors de leurs frontières (Argentine, Chili, Brésil, Mozambique, Congo, Cameroun, Zimbabwe, Éthiopie, Cambodge, Laos, Australie, Nouvelle-Zélande, etc.). Cette

⁵⁴ Perspective monde. Outil pédagogique des grandes tendances mondiales depuis 1945 (Université de Sherbrooke, Québec, Canada).

⁵⁵ Jessica Davis Plüss, « Pourquoi les géants de la pharma boudent le coronavirus », 11 mars 2020 : https://www.swissinfo.ch/fre/covid-19_pourquoi-les-g%C3%A9ants-de-la-pharma-boudent-le-coronavirus/45609912.

⁵⁶ Matthieu Dhenne, « Une pandémie sur fond de guerre des brevets » : <https://www.village-justice.com/articles/coronavirus-une-pandemie-sur-fond-guerre-des-brevets,34260.html> (8 avril 2020).

⁵⁷ Cf. Philippe Abecassis & Nathalie Coutinet, *Économie du médicament*, La Découverte, Paris, 2018.

hypercapitalisation a pour conséquences la pollution massive des terres, des ressources hydriques, des océans. Pire, elle menace, par ses retombées toxiques, la globalité de la vie animale et humaine.

83 % de la surface agricole mondiale est utilisée pour l'élevage, et il faut 7 kilos de céréales pour produire 1 kilo de viande de bœuf. Un décompte mondial donne un milliard et demi de bovins. Le cheptel mondial de tous les animaux d'élevage comporte 28 milliards de têtes pour 8 milliards de têtes de cheptel humain, du point de vue du capital⁵⁸.

Prenons l'exemple le plus parlant, celui du Brésil : 91 % des terres prises à la forêt amazonienne servent aux pâturages pour produire du soja et des céréales (transgéniques) pour nourrir les troupeaux prédestinés à finir misérablement dans les assiettes de carnivores humains. Ces forêts, qui absorbent 30 % du CO2 rejeté dans l'atmosphère, sont inexorablement détruites : 13 millions d'hectares sont annuellement détruits. Partout, passent de monstrueux bulldozers, tandis que des escouades de mercenaires du grand capital foncier allument de gigantesques incendies et pratiquent le tir au pigeon sur les autochtones qui refusent de se faire exproprier.

Même phénomène en Argentine et au Paraguay (Gran Chaco), où la VIANDIFICATION des terres appropriées par l'agro-business international entraîne une déforestation massive, ainsi que des atteintes irréversibles à la santé par les épandages de glyphosate et autres pesticides. L'Argentine, par exemple, a perdu à elle seule 22 % de ses forêts entre 1990 et 2015. Et dans la plupart des cas, ce sont des exploitations de soja transgénique (made in *Monsanto/Bayer!*) qui les ont remplacées, avec le soutien très actif des partis politiques.

L'Amazonie, considérée comme «le poumon vert de l'humanité», qui contient la moitié des espèces animales et végétales terrestres, qui fournit à la planète un cinquième de l'eau douce, est littéralement condamnée à mort par l'agro-capitalisme : 40 à 55 % de sa superficie devrait disparaître d'ici à 2050.

La nature vivante végétale est littéralement tuée, dans le sens que lui donne l'actuel président du Brésil Jair Bolsonaro qui déclarait : « **Un policier qui n'a jamais tué n'est pas un vrai policier** ». Il serait tout aussi judicieux d'écrire sur le fronton des temples du capital brésilien (mais aussi US, chinois, etc., *ad infinitum*) : **Un capitaliste qui n'a jamais massacré la nature, n'est pas un vrai capitaliste**.

Le même massacre des forêts se produit en Asie du Sud-Est. Pour répondre à des besoins grandissants, notamment en Inde et en Chine (pour la cuisine quotidienne, les fast-foods et l'alimentaire industriel), mais aussi en Europe pour le « biodiesel », la production d'huile de palme a explosé : elle a triplé en vingt ans, tandis que de gigantesques incendies faisaient flamber les forêts tropicales (en 2015 et 2019).

Le capital, quel que soit son écusson national, est pleinement responsable du désastre : des sociétés capitalistes de production et d'importation chinoise et indienne jusqu'aux grosses multinationales de l'agro-business : Nestlé (Suisse), Unilever (groupe anglo-batave), Kellogg's (USA), Colgate-Palmolive (USA), Elevance (USA), AFAMSA (Espagne), ADM (USA), Procter & Gamble (USA), Reckitt Benckiser (Royaume-Uni), etc.

Cet hyper-business agricole basé sur l'élevage bovin fait courir un risque majeur aux ressources en eau. Une eau qui commencera à manquer à l'horizon 2025. Un kilo de bœuf exige 13.500 litres d'eau, contre 1.200 litres pour un kilo de blé. Sans compter la pollution des nappes phréatiques par les déchets animaux, les antibiotiques, les hormones, les produits chimiques, les engrais et toute la riche panoplie des pesticides, les engrais en excès (phosphates, nitrates)⁵⁹. Sans compter aussi ces «marées vertes» d'algues toxiques qui envahissent les côtes européennes et américaines et dégagent

⁵⁸ Fred Vargas, *L'Humanité en péril*, Flammarion, 2019.

⁵⁹ Fred Vargas, *L'Humanité en péril*, Flammarion, 2019.

un gaz mortel : elles proviennent souvent d'excréments d'animaux qui se transforment en nitrates polluants.

Cette pollution vient bien sûr s'ajouter à la pollution de l'air (CO₂, méthane, protoxyde d'azote, etc.), qui cause 7 millions de morts au moins, comme nous l'avons déjà rappelé. Cette pollution industrielle, jusque dans l'alimentation, se traduira par un réchauffement climatique global de 4 °C en 2100 (soit + 10 °C sur les continents !), si le capitalisme continue à perpétrer ses méfaits sur terre. Dans ce cas, ce dernier ferait mieux que la médiévale peste noire de 1348-1353, qui tua un tiers de la population européenne. Le capitalisme «hypermoderne», celui de la «révolution technologique», verrait disparaître les **trois quarts de l'humanité!**⁶⁰

À ces différentes pollutions, vient s'ajouter la pollution de la nourriture. La nourriture offerte dans les grandes surfaces et consommée par les familles comme par les collectivités est empoisonnée. Commençons par les produits de base. Les céréales ? Le taux des produits de boulangerie contenant des pesticides a plus que doublé de 2000 à 2014. Celles servies au petit-déjeuner de nos bambins contiennent du glyphosate Bayer/Monsanto cancérigène. Les fruits et légumes ? Les ¾ des fruits et 40 % des légumes (non bio) portent des traces de pesticides, dont la nocivité n'est plus à démontrer.

Les viandes ? Leur consommation excessive peut menacer la santé humaine, augmentant la prévalence de divers cancers, maladies cardio-vasculaires, cholestérol, diabète de type 2, polyarthrite. Ne parlons pas des viandes transformées – présentes dans les plats préparés – qui reçoivent un assaisonnement cancérigène : le nitrate de sodium, entraînant au moins 40.000 décès de par le monde.

Les poissons ? Constituant 7 % des protéines consommées par la population mondiale, ils deviennent de plus en plus rares, voire un produit de luxe. La surpêche, qui a explosé au cours de ces 60 dernières années, menace au moins le tiers des effectifs de la faune aquatique. Il ne reste plus que 10 % des poissons de grande taille. La Méditerranée est menacée de devenir une mer morte. Ajoutons que les océans sont pollués par le mercure et les dangereuses microparticules de plastique qui sont ingurgités par les poissons. Quant aux saumons d'élevage, boostés aux farines de poisson, ils peuvent être victimes d'une de ces algues toxiques que le capitalisme a fait proliférer, quand ils ne sont pas – comme les êtres humains – victimes de virus : celui de l'anémie infectieuse du saumon (ISAV).

Et le bon vieux pinard, (maigre) consolateur des poilus qu'on envoyait à la mort; « *le vin consolateur, profond comme la tombe* » (Marie Dauguet, Poème du vin, 1910) ? Une étude révéla en 2013 que le vin « *nectar des dieux, génie des hommes* » recelait 300 fois plus de pesticides que l'eau potable. Et l'on ne compte pas la soixantaine d'additifs chimiques ajoutés en cuve par les producteurs...

Ce type d'alimentation toxique (*junk food*, malbouffe) a créé un terrain favorable à la propagation des virus plus virulents. Les personnes fragilisées par la pollution et des conditions de travail inhumaines perdent leurs défenses immunitaires. Elles les perdent d'autant plus que leur hygiène alimentaire est catastrophique, une «hygiène» calquée sur le modèle capitaliste du *fast food* : ingestion rapide de repas industrialisés, pas de temps mort pour une reprise rapide du travail. Le temps, c'est de l'argent pour un capital qui doit circuler toujours plus rapidement ! Un temps où tout se calcule au millième de seconde près, au risque du krach !⁶¹

Dans les pays de l'Occident et de l'Orient développés, les individus en situation d'obésité, souvent diabétiques, plus propres à souffrir de problèmes cardiaques et respiratoires, sont des candidats idéals pour le COVID-19. Selon les premières données d'un registre français, 83 % des patients en

⁶⁰ Pablo Servigne & Raphaël Stevens, coll. «Anthropocène», Seuil, 2015.

⁶¹ Frédéric Lelièvre & François Pilet, *Krach Machine*, Calmann-Lévy, 2013.

réanimation sont en surpoids⁶². La situation est plus dramatique aux USA où 42 % des adultes américains sont obèses, dont 9 % en situation d'obésité sévère. Les plus pauvres doivent se contenter d'une nourriture industrielle toxique et à bas prix : un burger «macdo» coûte un dollar, une salade 10 dollars ! Privés d'accès aux soins – les Noirs en particulier – qui payent la note la plus élevée : minoritaires démographiquement (32 %), ils représentent 67 % des victimes du coronavirus à Chicago, et même 70 % en Louisiane⁶³.

Au Mexique, 72 % des adultes sont en surpoids, souvent diabétiques, du fait de l'ingestion continue de boissons sucrées, *light* ou pas. Le coca-cola est la cause première des deux fléaux. Il trouve même sa place dans le biberon des bébés (un bébé de 11 mois atteint le poids record de 28 kilos !). Les sodas sont vendus au même prix que la bouteille d'eau ! Coca Cola est un État dans l'État. Vicente Fox, qui fut directeur de Coca Mexique, a même présidé le pays de 2000 à 2006 !⁶⁴

À ce régime, les êtres humains ne mourront pas de faim – tant que les circuits d'échange économique ne seront coupés par une crise XXL (cf. conclusion) – ; ils continueront à être intubés à la « junk food ». Au régime soda coca-cola (ou Nestlé) : mourir de soif semble un destin inexorable. Coca Cola au Mexique (mais aussi en Inde, Indonésie, Malaisie, etc.) pompe sans la moindre retenue les nappes phréatiques. Le résultat ? Les villages raccordés au réseau n'ont plus rien au robinet; les communautés agraires n'ont plus d'eau pour faire pousser leurs légumes, plus de revenus, et consomment du coca pas cher pour tromper la faim... Quant aux déchets laissés par Coca Cola (bouteilles plastique, boues toxiques de ses usines), ils ne seront jamais traités⁶⁵. Ils viennent s'ajouter à ceux laissés par les teintures et traitements textiles, l'industrie chimique (boues rouges et autres).

Qu'on ne croit pas que ce régime de « junk food » soit propre aux USA et au Mexique. Les Chinois en surpoids sont déjà 700 millions, soit près de la moitié de la population ! Ce phénomène a explosé depuis les années 1980, durant les quatre dernières décennies, qui ont vu monter à l'assaut du ciel un gigantesque crassier de « richesses » – en fait *junk foods*, *junk bonds*, et *decayed wares* soumis à l'obsolescence programmée. Dans cette société du «capital obèse», tout est XXL, du capital financier et monétaire en circulation à la taille des sodas (3 litres) et aux big macs. Et en fin de compte le cercueil qui emporte les victimes de ce « capital obèse » est XXL, quand celles-ci ne sont pas jetées purement et simplement dans des fosses communes, comme au Moyen Age ou lors des guerres.

C'est dans une telle situation qu'a surgi le coronavirus qui a profité de la catastrophe sanitaire générale, cumulation de gabegie capitaliste, d'affaiblissement de populations entières, soit par une alimentation délétère, soit par des carences alimentaires manifestes (sous-alimentation), soit par l'ingestion de bombes à retardement (viandes composées), soit par la pollution industrielle, soit enfin et surtout par le modèle capitaliste de productivité à tout prix. La « civilisation » capitaliste au temps du coronavirus est celle du tout jetable (*throwaway society*), à commencer par les salariés, bien plus encore en période de crise ouverte.

Dans les sociétés d'Ancien Régime, les différentes pestes apparaissaient dans un contexte de famines ou de sous-alimentation. Leur propagation engendrait d'autres famines; la destruction de communautés entières ne permettait plus la culture des champs. Lorsqu'il y avait reprise, que les travailleurs agricoles, de par leur rareté, pouvaient négocier au meilleur prix leur force de travail (comme après la Peste noire), il y avait une reprise, et le niveau de vie s'élevait. Les épidémies (paludisme, peste, etc.) semblaient reculer avec la reprise d'une certaine normalité, dont la marmite était la preuve tangible. Un proverbe sicilien affirme : «*Le remède du paludisme, c'est le fond de la marmite*».

⁶² «Les personnes obèses sont plus fragilisées par le virus», *Le Monde*, 8 avril 2020.

⁶³ «Aux États-Unis, le lourd tribut des Afro-Américains», *Le Monde*, 10 avril 2020, p. 6.

⁶⁴ *France Info*, 28 août 2019.

⁶⁵ Fred Vargas, op. cit., p. 138-140.

Dans le monde hypercapitaliste « moderne », toutes les « révolutions » réalisées (agricole, informatique, biotechnologique, robotique, etc.) ne peuvent repousser les murs d'une bâtisse minée par ses propres contradictions. Au terme de ces quatre folles dernières décennies, le Capital a saccagé, comme jamais dans l'histoire, toutes les ressources naturelles et humaines. Déconfinement ou pas, il n'y aura ni retour à une certaine « normalité » ni de trêve dans cette guerre proclamée dès le début du confinement qui soumet la moitié de l'humanité à l'état d'exception.

Le capitalisme, en parachevant la marchandisation de la nature, a en fait déclaré une guerre permanente contre l'humanité et la vie tout court. Non un état d'exception mais un état de quasi-normalité d'un système incapable de surmonter ses contradictions.

c) MARCHANDISATION, GUERRE PERMANENTE DU CAPITAL CONTRE LA NATURE

La bourgeoisie, dont l'assise dépendait plus des échanges commerciaux que des manufactures, à l'époque de l'absolutisme monarchique, avait une vision seigneuriale de la terre : on l'achète, on l'entretient avec soin, dans l'espoir d'obtenir une particule nobiliaire. Pour Descartes, dans son *Discours de la méthode*, il s'agissait de « **nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature** »⁶⁶. Le terme de possession avait le vieux sens romain d'user et donc d'abuser de ces biens (*usare / abutere*), sans autre limite que sa dilapidation, si on ne la gérait pas « en bon père de famille »⁶⁷.

La bourgeoisie qui conquérait le monde couvrit d'un voile religieux sa rapacité, sa soif inextinguible de possession et de domination, en puisant dans la *Bible*, son livre de chevet où il était écrit :

Soyez féconds, multipliez, emplissez la Terre et soumettez-la; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre.

Mais la classe bourgeoise qui soumettait le monde à son pouvoir inflexible interprétait à sa manière ce passage de la *Genèse* : multipliez pour obtenir des bras bon marché pour l'industrie et les grands domaines, soumettez tous les êtres vivants à votre toute puissance, et s'il faut « naturellement » se soumettre à la loi de la concurrence, détruisez par le fer et par le feu les hommes et les biens pour laisser place nette à ceux qui ont été choisis par la divine sélection naturelle darwinienne : les plus forts, les plus aptes, le capital occidental et nippon.

Les marxistes, lorsque le capitalisme s'est imposé partout dans toute son inhumanité destructrice, prirent soin – comme Engels (1882) – de souligner que les conquêtes des sociétés de classe sur la nature se retournaient, toujours (et encore plus sous le règne du capital) contre l'humanité tout entière :

Nous ne devons pas trop nous vanter de nos victoires humaines sur la nature. Pour chacune de ces victoires, la nature se venge sur nous. [...] Les gens qui, en Mésopotamie, Grèce, Asie mineure et ailleurs, ont détruit les forêts pour obtenir de la terre cultivable n'ont jamais imaginé qu'en éliminant ensemble avec les forêts les centres de collecte et les réservoirs d'humidité ils ont jeté les bases pour l'état désolé actuel de ces pays. Quand les Italiens des Alpes ont coupé les forêts de pins des versants sud, si aimés dans les versants nord, ils n'avaient pas la moindre idée qu'en agissant ainsi ils coupaient les racines de l'industrie laitière de leur région; encore moins prévoyaient-ils que par leur pratique ils privaient leurs sources montagnardes d'eau pour la plupart de l'année. [...] [L]es faits nous rappellent à chaque pas que **nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui serait en dehors de la nature**, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein et que toute notre domination sur elle réside dans l'avantage que nous avons sur l'ensemble des autres créatures de connaître ses lois et de pouvoir nous en servir judicieusement⁶⁸.

Au début de l'ère industrielle, un économiste classique, comme Jean-Baptiste Say, industriel du coton, pouvait naïvement soutenir que l'entreprise de rapt des richesses par le capital était finalement justifiée, car tout était GRATUIT et INÉPUISABLE comme une corne d'abondance : « **Les**

⁶⁶ René Descartes, *Œuvres*, coll. « Pléiade », Gallimard, 1992, p. 168.

⁶⁷ Possession : « *Jouissance, faculté actuelle de disposer ou de jouir d'un bien* » (<https://www.cnrtl.fr/definition/academie8/possession>).

⁶⁸ Friedrich Engels, *Dialectique de la nature*, Éditions sociales, 1977, p. 180-181.

richesses naturelles sont inépuisables car sans cela nous ne les obtiendrions pas gratuitement. Ne pouvant être multipliées, elles ne sont pas l'objet des sciences économiques »⁶⁹.

Porté par la fausse ivresse de la « chute du communisme » en 1989, par la parousie de la « fin de l'histoire », le Capital – par la plume du médiocre idéologue Francis Fukuyama – crut avoir atteint enfin le pays de cocagne, une nouvelle Amérique où les richesses seraient aussi illimitées que les désirs des consommateurs, drogués par une incessante révolution technologique. Ce devait être le triomphe de la « démocratie » de la sacro-sainte marchandise :

La technique rend possible une accumulation illimitée de richesses et donc la satisfaction des désirs humains qui ne connaissent pas de bornes⁷⁰.

L'ivresse est vite retombée. Considérons le Capital réel, et non l'Idée d'un capital imaginaire, tel qu'halluciné par Fukuyama et ses thuriféraires. Au cours de ces trente années de folle accumulation de pseudo-richesses destinées à alimenter les immenses décharges toxiques du monde, les porte-parole du système ont dû se rendre à l'évidence : les richesses naturelles ne sont pas inépuisables, elles ne se génèrent pas automatiquement et à l'infini. Les désirs dits « humains » ne semblent illimités que pour **le 1 % des plus riches qui possèdent 45 % de la richesse mondiale**, alors qu'ils sont *infra-humains* pour la moitié de la population mondiale qui vit avec moins de 5,5 dollars par jour.

Sous le capitalisme « obèse » et toxique, rien n'est gratuit, tout est compté et pesé. Tout doit se payer au centime près pour le seul profit d'un capital, privé et/ou public, qui possède quasiment tout. Les possessions collectives des anciennes communautés agraires (« les communs ») appartiennent à la préhistoire du système. La marchandisation de la Terre s'est généralisée et globalisée. Cette marchandisation suit le cycle effréné de la transformation de l'argent en marchandise, de la transformation de tout être humain (y compris la moindre partie de son corps), de tout animal, de tout végétal en argent. Toutes les activités humaines sont des marchandises qu'il s'agit de payer au prix le plus vil, d'autant plus que le chômage exerce une pression démesurée sur les salaires. La globalisation achevée c'est l'instrumentalisation de tous les éléments du vivant (animaux et végétaux), de tout ce qui est susceptible dans l'écosystème d'être coté sur le marché [eaux, sols, air pollué (réduit à des équivalents CO₂)].

Le capitalisme high-tech a réduit l'action humaine à un juteux marchandisage. Le marché mondial de l'éducation, chiffré à 2.000 milliards de dollars il y a quinze ans, serait de l'ordre de 4.000 milliards de dollars en 2013, celui des médicaments de 1.000 milliards de dollars. Il n'est jusqu'au marché des insectes pollinisateurs (comme les abeilles), agonisants, sous l'effet des pesticides Bayer/Monsanto, qui ne soit coté : il représente 30 % de la valeur de base alimentaire mondiale. La « contribution » (*sic*) de ces insectes à la production agricole serait de l'ordre de 200 milliards de dollars chaque année. Des scientifiques, dollarisés jusqu'à la moelle par un système qui les paye grassement, ont même donné un prix à la Terre. Pour eux, elle n'a pas une valeur inestimable comme la vie humaine et la vie tout court : elle peut être cotée en bourse au prix de 5 milliards de dollars; chaque actionnaire terrestre potentiel pèserait pour au moins 15 milliards de dollars⁷¹ ...

Tous ces calculs astronomiques délirants, sortis directement d'un asile d'aliénés, ne peuvent dissimuler l'insupportable réalité : la destruction accélérée de la vie sur terre. La biodiversité, depuis 30 ans environ, est en chute libre : diminution des aires de répartition des vertébrés (32 %), diminution de la masse des insectes (75 % en Allemagne et ailleurs); diminution en moins de 20 ans des populations d'oiseaux sédentarisant en milieu agricole (de 30 %); déclin des populations et des aires de répartition de 42 % des animaux terrestres et plantes en Europe et Asie centrale. Malgré

⁶⁹ Jean-Baptiste Say, *Cours complet d'économie politique pratique*, tome IV, J.-P. Meline, Bruxelles, 1832, p. 83.

⁷⁰ Francis Fukuyama, *La fin de l'histoire et le dernier homme* (1992), Flammarion, 2009.

⁷¹ Jean-Marc Jancovici, « Combien vaut la planète ? », *Les Échos*, 11 juin 2013.

l'achat par le grand capital de complaisances « scientifiques » et de grands médias virtuoses des *fake-news*, la réalité est là, têtue : **les disparitions d'espèces ont été multipliées par 100 depuis 1900**, à un rythme sans équivalent depuis l'extinction des dinosaures.

Depuis son origine, le système capitaliste a mené une guerre sournoise contre la nature, qui est devenue une déclaration de guerre permanente à l'ère atomique et aux temps maudits des Bayer/Monsanto.

Cette guerre est, comme toute guerre, présentée comme une innocente entreprise pour la paix : « *La guerre c'est la paix !* » (Orwell, 1984). Idéologiquement, cette guerre commença avec la campagne « L'atome pour la paix », lancée par Eisenhower en 1953). Un programme secret, appelé grotesquement *Plowshare* (Soc de charrue), lancé en 1957 par la Commission à l'énergie atomique, proposait de creuser un second canal de Panama à travers le Nicaragua (*Pan-Atomic Canal*) à l'aide de 300 bombes nucléaires. Un plan B suggérait d'enterrer 764 bombes sur une ligne traversant la Colombie et... d'allumer la mèche. Un an plus tard, l'administration Eisenhower étudiait l'emploi de la bombe H pour construire un port artificiel au cap Thompson en Alaska. Ne manquant pas d'imagination pour développer le marché des travaux publics, les autorités de l'atome proposaient de construire atomiquement une autoroute à travers les Bristol Mountains (désert de Californie). Au Colorado, en septembre 1969, les Américains utilisèrent la bombe A pour extraire du gaz, un gaz qui se révéla non-commercialisable⁷².

Le capitalisme d'État soviétique – appelé plaisamment ou complaisamment « socialisme réel » – ne fut pas en reste. Le criminel procureur des Procès de Moscou, Andreï Vychinski, nommé ambassadeur près des Nations Unies, avait tenu en novembre 1949 le même discours sur l'« Atome au service de la paix », voire de la vie :

Bien que l'Union Soviétique ait autant de bombes que nécessaire dans les circonstances malheureuses de la guerre, elle utilise l'énergie atomique pour servir son économie intérieure, **faisant exploser des montagnes** (*sic*), changeant le cours des rivières, irriguant des déserts (*sic*), **mettant la vie** (*sic*) dans des régions où l'homme n'a jamais mis les pieds⁷³.

Le Programme 7, russo-soviétique, mené entre 1965 et 1988 (169 essais nucléaires) visait à la réalisation de travaux de **terrassment** (canaux, barrages, mines) et de « stimulation » (*sic*) de l'extraction du pétrole et du gaz. Les retombées ne furent pas économiques, mais de pollution de l'air et surtout des sols (pour des centaines d'années).

La guerre contre la nature fut menée tambours battants avec l'utilisation militaire massive des défoliants, dont c'est la spécialité de Monsanto (et Bayer depuis 2018)⁷⁴. Monsanto, le créateur de l'« agent orange », se faisait l'agent des desseins criminels de la superpuissance américaine, car violant délibérément le Protocole de Genève de 1925, interdisant l'utilisation des armes chimiques⁷⁵.

Qui se rappelle – ou ose rappeler – que le 30 novembre 1961, le président Kennedy donna le feu vert à des opérations aériennes visant à détruire les forêts, puis les rizières vietnamiennes ? L'opération *Ranch Hand* (« Garçon de Ferme »), qui débuta le 12 janvier 1962, fut la plus grande guerre chimique jamais menée dans l'histoire humaine. Pour la première fois, la destruction de l'environnement devient une stratégie de guerre totale. Pour l'impérialisme US, il s'agit de tuer et d'affamer des paysans hostiles, travaillés par la guérilla Viêt-Cong, ou de les déplacer vers des villes contrôlées par lui. Ce crime contre l'humanité dura 10 ans, en toute impunité, désertifiant d'immenses espaces, tuant, mutilant ou handicapant à vie des générations de nouveau-nés, sans que le capital US verse la moindre réparation aux victimes – ce qu'il fit uniquement pour ses boys.

⁷² Christophe Bonneuil & Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement anthropocène*, Seuil, oct. 2013, p. 151-152.

⁷³ Ibid., p. 151.

⁷⁴ Bayer, issu de la BASF, avait jadis donné sa grande contribution « à la paix » des cimetières : la fabrication du Zyklon B utilisé dans les chambres à gaz.

⁷⁵ André Bouny, « Agent Orange, chronique 11 : Le retour » : <https://www.mondialisation.ca/agent-orange-chronique-11-le-retour/5344609>.

Plus tard, les «agents oranges» exfoliants ou les herbicides de Monsanto ont été officiellement utilisés dans des buts «pacifiques». Les forêts au Brésil, à Bornéo et à Sumatra ont payé le prix de ce « pacifisme » dévastateur, ainsi que les hommes et les femmes victimes de cancers multiples.

De beaux esprits ou de grossiers idéologues, ayant acheté quelques indulgences auprès de leurs maîtres, ont cherché à absoudre le capitalisme. Celui-ci répète, comme Valmont dans les *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos : « **Ce n'est pas ma faute !** ». Tous répètent à l'envie : « **c'est la faute à Prométhée** », « c'est la faute de l'Homme », c'est le résultat d'une pandémie d'instinct de mort.

Malheureux Prométhée, Titan fils de dieux, qui *osa trahir sa classe de dieux parasites* banquetant pour l'éternité dans l'Olympe – comme le font les capitalistes dans leurs palaces-forteresses. Il osa apporter la connaissance aux hommes (en déroband « le feu » divin) pour les libérer de leurs chaînes et fut lui-même enchaîné à jamais. Qualifiée faussement de prométhéenne, la théorie de Marx n'a jamais cherché à rendre les hommes égaux à des dieux, dont les capitalistes se croient l'incarnation : Marx n'a jamais cherché qu'à libérer l'humanité de ses chaînes et toutes les idoles qui le plongent dans l'aveuglement et l'ignorance.

La classe capitaliste peut proclamer, devant l'étendue des destructions qu'elle a causées : « c'est la destinée humaine », c'est la faute à la maladie, c'est la conséquence de l'instinct (ou pulsion) de mort. Pour Freud, qui vécut la première guerre mondiale, les horreurs des guerres ne sont pas le produit des affrontements entre nations, classes capitalistes, dont l'immense majorité soumise au joug du profit doit payer le prix par « du sang et des larmes » (Churchill). C'est la lutte éternelle de deux anges bibliques hellénisés en Eros et Thanatos. Et c'est Thanatos, la mort qui nous est promise par le système.

Freud, dans sa négation de la réalité mortelle du système qui fit plus de 30 millions de morts en 1914-1918, soutient une vision biologisante et donc infra-humaine de l'existence. Pour lui, il s'agit de se résigner, et finalement de se soumettre aux lois éternelles de la biologie :

Le but de la vie est la mort, et, en remontant en arrière, le sans-vie était là antérieurement au vivant⁷⁶.

Rappelons-nous le vieil adage : *si vis pacem, para bellum*. Si tu veux maintenir la paix, sois toujours prêt à la guerre. Il serait temps de modifier cet adage et de dire : *si vis vitam, para mortem*. Si tu veux pouvoir supporter la vie, soit prêt à accepter la mort⁷⁷.

À cette idéologie de la soumission, dans le bref dialogue qu'il eut avec Freud, Einstein répondait avec plus de bon sens :

QUE PEUT-ON FAIRE POUR DÉTOURNER LES HOMMES DE LA FATALITÉ DE LA GUERRE? ⁷⁸

Malheureusement, le génial cerveau d'Einstein trouva une réponse erronée : le pacifisme.

Le problème posé maintenant au temps de la pandémie est pourtant simple : quelle classe, quelles couches sociales ont la force et la volonté de mettre fin à un système qui répand, comme une nouvelle peste sociale, la mort de masse et la destruction, par la guerre de tous contre tous ? *Quelle révolution peut mettre fin aux guerres de toute sorte – contre les hommes et contre la nature –, qui sont non une fatalité, mais une nécessité pour les classes dominantes vivant de l'exploitation de l'homme par l'homme.*

⁷⁶ Freud, *Au-delà du principe de plaisir* (1920), PUF, 1996, p. 308.

⁷⁷ Sigmund Freud, " Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort " (1915) : <http://psychologue--paris.fr/textes/Freud-considerations-sur-la-guerre-et-sur-la-mort.pdf>

⁷⁸ Freud & Einstein, *Pourquoi la guerre ?* (1933) : <http://classiques.uqac.ca/classiques/>

CONCLUSION

ÊTRE ENTERRÉ PAR LE CAPITALISME OU DÉLIVRER LA TERRE ENTIÈRE D'UN SYSTÈME VAMPIRIQUE ?

- Une descente aux abysses

Selon les premiers pronostics du FMI, le PIB des États-Unis va se contracter de 6 % au cours du premier trimestre, d'environ 30 % au cours des deux trimestres à venir. Pour l'année 2020, **on s'attend à une «croissance négative» de 10 % pour les États-Unis et de 18 % pour la zone euro**. Comme ces chiffres sont donnés par le FMI de Washington (instrument du capital américain), il est possible qu'il faille inverser ces deux chiffres. Aucun institut de prévision ne se risque à prévoir la forme de la courbe économique : elle ne suivra ni la courbe en V (chute suivi d'un rebond) ni en U (reflux prolongé avant rebond) ni en L (chute puis longue stagnation). Elle pourrait même être en I, équivalant à la chute verticale d'une pierre⁷⁹.

Les chiffres annoncés de suppression supplémentaire d'emplois au niveau mondial – très largement sous-estimés – sont de 40 millions pour 2020. Rappelons qu'en 1932, en pleine crise de 29, il y avait 40 millions de chômeurs industriels recensés, dont 13 millions pour les USA (25 % de la population active). Si Goldman Sachs donne prudemment 15 % de chômeurs à l'horizon du « rêve américain »⁸⁰, la Réserve fédérale de Saint-Louis donne un tableau bien plus sombre; elle redoute une suppression de 47 millions d'emplois dans l'Amérique de Donald Trump, ce qui se traduirait par un taux de chômage de **32 %, un taux proche de celui de l'Allemagne de Weimar en 1932**.

Les victimes du chômage seront donc infiniment plus importantes que celles du coronavirus. Privés souvent de soins, les chômeurs sont les premières victimes : *«On observe une surmortalité des chercheurs d'emploi, avec 10.000 à 14.000 décès imputables chaque année au chômage»*⁸¹. L'épidémie de coronavirus, qui est circonstancielle et non permanente, aura entraîné – fin avril – dans une puissance moyenne comme la France, la mort de plus de 25.000 personnes. Le bilan sera bien pire pour les sans-travail, les sans-abri, les précaires, tous ceux que le système ne comptabilise pas et rejette impitoyablement, en cas de perte d'emploi. Aux USA, ils perdent leur couverture médicale. S'ils sont nouveaux propriétaires et se retrouvent dans l'incapacité de rembourser leurs emprunts, le capital les jette sans ménagement à la rue, comme cela s'est déjà produit après 2008.

L'année 2020 ne se terminera pas sans que la situation alimentaire ne se dégrade fortement, même dans les pays développés. Le journal britannique *The Independent* évalue à 1,7 million les personnes actuellement incapables d'acheter suffisamment de nourriture, tandis que 2,2 millions de Britanniques ne seraient pas en mesure de payer leur loyer. Aux USA, les victimes de la crise se voient menacer d'être privés d'eau. Avec les licenciements massifs, causés par la fermeture des entreprises, de nombreux foyers se retrouvent dans l'incapacité de payer leurs factures et se voient priver de l'accès à l'eau courante. Face à cette situation dramatique, rappelant les pires moments de la Grande Crise, seuls 13 États ont instauré un moratoire pour le paiement des factures...

Dans les pays plus pauvres, c'est pire. Le confinement se traduit – comme en Équateur, à Guayaquil, où les plus pauvres ne reçoivent aucune aide – par une politique d'affamement, imposée par les forces du désordre d'État : *«Les policiers sont intervenus à coups de matraque, poursuivant les gens, cognant, entrant dans les maisons. Mais comment peut-on dire à un pauvre de rester chez lui quand il n'a pas de quoi*

⁷⁹ Cf. Stephen Bouquin, «Une tempête parfaite. Covid-19 et crise du capitalisme», *«Révolution permanente»* (Site d'information du courant communiste révolutionnaire du NPA) : <https://www.revolutionpermanente.fr/Une-tempete-parfaite-Covid-19-et-crise-du-capitalisme-20079> (5 avril 2020).

⁸⁰ Jérôme Marin, «6,6 millions de chômeurs supplémentaires en une semaine aux États-Unis, nouveau record», *La Tribune*, 2 avril 2020. Le taux de chômage avant février 2020 était de 3,5 %, contre 15 % actuellement.

⁸¹ Laurent Joffrin, «Le virus de Charybde et Scylla», *Libération*, 8 avril 2020.

manger ? »⁸². Et le phénomène s'est généralisé des bidonvilles d'Afrique du Sud à ceux du Brésil et de l'Inde, où la catastrophe sanitaire ne fait que commencer. Aux Philippines, quelque 23 millions de personnes, soit près du quart de la population, sont menacées de famine en vertu de la règle «pas de travail, pas de salaire», dénonce un responsable syndical⁸³. Le confinement plonge inexorablement dans l'infra-misère des centaines de millions d'êtres humains.

Pour les travailleurs des pays les plus pauvres, ce sera une apocalypse en temps réel, selon une étude de l'OIT. Pour cet organisme, pas moins de 1,6 milliard de personnes perdra ses moyens de subsistance en raison du confinement et de la récession historique que cette mesure provoque⁸⁴.

L'État providence, pour autant qu'il ait existé, ne sera plus qu'un souvenir, dans la lutte à mort que se livreront les principaux capitalismes pour ne pas perdre leurs anciennes positions sur le marché mondial. Et face à une explosion de chômage, touchant les plus pauvres et les moins pauvres, la bourgeoisie dans chaque pays répugnera à accorder des allocations chômage, quand il y en a, et encore plus des aides aux réfugiés chassés par les guerres ou les effets du réchauffement climatique. Ce sera le retour du bon vieux malthusianisme bourgeois, où toutes les «bouches inutiles» doivent être éliminées du «festin», dans une nature devenue totalement capitaliste :

Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si sa famille ne peut le nourrir ou si la société ne peut utiliser son travail, n'a pas le moindre droit à réclamer une portion quelconque de nourriture : il est réellement de trop sur la Terre. Au grand banquet de la Nature, il n'y a pas de couvert mis pour lui. La Nature lui commande de s'en aller, et elle ne tarde pas à mettre elle-même cet ordre à exécution, s'il ne peut recourir à la compassion de quelques-uns des convives du banquet⁸⁵.

Pour tous ceux qui oseront revendiquer leur juste place, qui devrait être la première, alors qu'ils sont les créateurs de TOUTES les richesses de la société, travailleurs manuels et intellectuels, la réponse de Dame « Nature » capitaliste sera toujours la même : la force, la dictature de l'argent s'appuyant sur l'usage systématique d'une violence aveugle, garantie par le blindage renforcé de l'État.

Dans les pays les plus pauvres, la dictature du confinement – sans la moindre protection pour ces nouveaux prisonniers, dont l'autorisation de sortie équivaut à une nouvelle forme de bracelet électronique – marque le triomphe de l'absolutisme policier⁸⁶ et/ou militaire : le ministre en chef de l'État de Telangana (Deccan, Hyderabad) a mis les points sur les i : « *L'administration ne peut pas arrêter tout le monde et je vais devoir appeler l'armée ou donner l'ordre de tirer à vue. S'il vous plaît, restez à la maison* »⁸⁷. Même discours de tueur chez le psychopathe président philippin Rodrigo Duterte, le 2 avril, qui donne ordre aux militaires et policiers de massacrer les «perturbateurs» comme ils le font déjà avec les dealers : «*Compris ? Tués. Je vais vous enterrer*»⁸⁸.

Ce confinement carcéral équivaut à une descente aux enfers, bien en dessous du seuil de pauvreté. Dans ces pays où domine l'économie informelle, on en entrevoit les effets : famines, interruption d'échanges vitaux, et explosion de pandémies anciennes ou nouvelles, d'autant plus que le système de santé, déjà structurellement défaillant, ne cessera de plonger. Une telle situation ne peut que favoriser une décomposition sociale endémique, se traduisant par des guerres civiles à répétition où dominant toutes sortes de bandits ou «seigneurs de la guerre», dont la couverture idéologique (religieuse ou non) ne peut dissimuler une politique systématique de pillages et de meurtres, et une soif dévorante de pouvoir (bourgeois bien sûr).

- Une violence sans fin

⁸² «À Nigeria, quartier de Guayaquil, la faim effraie plus que le virus », *Le Courrier international*, 14 avril 2020.

⁸³ <https://www.bilan.ch/economie/la-planete-confinee-et-en-recession-vit-un-1er-mai-inedit>

⁸⁴ Site OIT/ILO : https://www.ilo.org/global/about-the-ilo/newsroom/news/WCMS_743112/lang--fr/index.htm

⁸⁵ Malthus, *Essai sur le principe de population* (1798), traduction (1980), I.N.E.D., Paris, 1980.

⁸⁶ Laurent Joffrin, «Questions sur le confinement», *Libération*, 9 avril 2020.

⁸⁷ *Mail Online*, 26 mars 2020 : www.dailymail.co.uk/news/article-8154843/Indians-warned-SHOT-defy-coronavirus-lockdown.html.

⁸⁸ *Le Parisien*, 2 avril 2020.

Aux USA, où domine le mythe du cow-boy qui tire plus vite que son ombre, il s'est vendu deux millions d'armes en mars 2020. Trump a même placé les vendeurs d'armes individuelles sur la liste des entreprises de première nécessité. Les achats de fusils, de revolvers et de pistolets mitrailleurs ont DOUBLÉ depuis le début de la crise, prémices de violences sans fin. Ce «rebond économique» ne pourra qu'alourdir le bilan funèbre de la gestion sanitaire.

Et au bout du compte, on assistera à des pandémies de violence guerrière, locale, continentale et même généralisée. La course aux armements, où les USA partent toujours vainqueurs, n'a jamais été aussi intense depuis dix ans : les dépenses militaires se sont accrues de 4 % en 2019, soit la plus forte hausse de la décennie écoulée⁸⁹. Le confinement des ouvriers travaillant pour l'industrie militaire est inconcevable pour toutes les puissances impérialistes. En France, où quelques usines avaient été fermées sans préavis, la ministre de la défense Florence Parly a rappelé que «*l'activité des entreprises de défense doit continuer*» coûte que coûte⁹⁰.

Alors qu'il est inévitable que les conflits en cours en différents endroits de la planète (Libye, Syrie, Turquie, Yémen, Afghanistan, Cachemire, Mindanao (Philippines), Somalie, Sahel...) se perpétuent, le secrétaire de l'ONU, António Guterres, a lancé un vibrant appel à mettre fin aux nombreux conflits armés à travers le monde, au nom de la lutte contre un « ennemi commun : le COVID-19 ». Un tel appel qui s'appuie sur une pétition en ligne qui vise à rassembler des millions de signatures est un leurre pour une réalité qui est explosive : des millions de réfugiés de guerre, parqués dans des camps de fortune, vivant dans les pires conditions sanitaires et alimentaires, et susceptibles de devenir la proie idéale de toutes les pandémies présentes et à venir.

De tels discours remémorent la faillite politique de la SDN, l'ancêtre de l'ONU, qui fit toujours appel aux bonnes volontés pacifiques et proclama la mise hors la loi de la guerre, lors du pacte Briand-Kellogg signé le 27 août 1928, dans un salon du Quai d'Orsay, quelques mois avant la Grande Crise qui devait déboucher sur la seconde guerre mondiale.

Tous ces beaux discours de tribune, toutes ces belles pétitions en ligne ne sont que du vent. La cruelle réalité est là : les guerres auxquelles s'ajoutent différentes répressions ont fait plus de 200.000 morts en 2019.

LES CAPITALISTES ET LEUR PERSONNEL POLITIQUE NE FERMERONT JAMAIS LA BOUTIQUE DE LA GUERRE – qu'elle soit extérieure ou interne à un pays – pour se soumettre à une «trêve mondiale», pour cause de pandémie X ou Y. C'est une évidence absolue que seuls des idéologues aux ordres du système ou de naïfs pacifistes nient avec la dernière énergie.

Pandémie ou pas, les grandes puissances capitalistes continuent leur course aux armements et à la domination des océans. En ce mois d'avril 2020, le deuxième porte-avions chinois a fait son entrée dans les eaux de Taiwan. La Chine capitaliste en aura 6 en 2030. Ce qui est loin de faire le poids face aux 11 porte-avions US (plus les deux autres en construction).

- **Des illusions réformistes criminelles sur la possibilité d'«endiguer le capitalisme»**

Face à une situation catastrophique au niveau écologique, face aux krachs de toute espèce, face à la déshumanisation galopante d'une société fondée sur le seul profit, certains intellectuels prêchent sans jamais siller le retour aux bonnes vieilles solutions sociales-démocrates de compromis et de consensus entre les classes, fondés sur le droit et le multilatéralisme. Bref, il s'agit de s'en remettre, à défaut de Dieu, aux Césars qui dominent le monde, en les faisant adhérer à de nouveaux commandements ou impératifs catégoriques : « *tu sauveras la planète que tu exploites dans le seul intérêt de ton capital* », « *tu humaniseras la société que tu diriges d'une main de fer par la grâce de ton armée et de ta police* ».

⁸⁹ Dépêche AFP, *Les Échos*, 14 février 2020.

⁹⁰ «Coronavirus, retour au travail pour les industriels de la défense», *Les Échos*, 31 mars 2020.

On peut lire, par exemple dans un livre publié par l'universitaire français Michel Beaud, professeur émérite d'université, qu'il est incongru de « rompre avec le capitalisme ». Il s'agit au contraire d' :

Endiguer le capitalisme, notamment en engageant un travail législatif de longue haleine pour réduire (*sic*), et si possible stopper (*resic*), les dévastations humaines et environnementales; ouvrir de nouvelles voies en soutenant, renforçant, démultipliant des actions écologiques et sociales visant à garder notre planète vivante (*sic*) et à rendre nos sociétés plus humaines (*resic*)⁹¹.

Frédérique Audouin-Rouzeau, *Fred Vargas* dans son habit d'auteur de *thrillers*, a livré au grand public une étude (2009), s'appuyant sur les meilleures sources scientifiques, tirant la sonnette d'alarme sur « l'humanité en péril », centrée sur la destruction de la nature et de tout l'écosystème. Malheureusement, l'auteur préconise non une révolution sociale radicale au niveau mondial, conduite par ceux qui créent les richesses, mais une sorte de « troisième révolution », populiste (« NOUS LES GENS »), écologique certes, mais électoraliste (« VOTONS BIEN ») et thorézienne (« RELEVONS NOS MANCHES »), totalement ubuesque en temps de pandémies et d'effondrement du système capitaliste :

Relevons nos manches et travaillons, agissons, restons vigilants et votons, et votons bien pour des responsables conscients, actifs, sincères. Et soyons des centaines de millions à le faire, vite, très vite, qui entraîneront d'autres centaines à la suite. C'est cela, la Troisième Révolution. Nous la réussissons⁹².

Il n'y a rien à répondre à cet Himalaya de bêtise électoraliste, qui laisse sans voix (au sens propre et figuré). Les chemins des contre-révolutions du passé (fascisme, nazisme, dictatures de caudillos des deux-mondes), qui se proclament toujours « troisième révolution », celle du « peuple », au-dessus des classes, sont pavés des os de ces champions des pétitions, des marches pacifiques contre le système, du lobbying politique, des appels au boycott des « produits fascistes », de la cuisine électorale du passé à la sauce radical-socialiste.

Pour renverser un système capital mondial, s'appuyant sur des classes capitalistes puissantes et des classes moyennes qui se sont gavées en recueillant de substantielles miettes (200 millions en Chine !), il faudra bien plus que de la bonne volonté (électorale ou autre).

À l'heure actuelle, le confinement à la maison est loin d'être total. Il ne peut être que partiel pour les secteurs jugés stratégiques par le capital (fabrication d'armes, de navires, de turbines de sous-marins, etc.; alimentation, transports, construction publique).

Une fois venue l'heure du « déconfinement », celle de la sortie du délétaire cocon antivirus, tous les travailleurs, femmes et hommes, vont se trouver face à l'impitoyable réalité. Le péril qui les menacera le plus ne sera pas tel ou tel virus, mais le capital lui-même. Ayant montré sa totale incapacité à anticiper la crise, et donc à la gérer, le système va faire payer la note à ceux sans lesquels il ne peut engranger ses profits : les prolétaires. Chômage exponentiel, réduction du salaire réel, abaissement de toutes les charges pour le capital, hausse des taxes, pénuries, militarisation renforcée de la société, tel sera le retour à la « normalité » dans le pire des mondes capitalistes possible.

Après avoir un peu partout claironné dans ses petites trompettes : « **Nous sommes en marche** » vers plus de 'progrès' (= moins de charges, plus de « **pognon de dingue** » pour les plus riches), la classe capitaliste peut marteler : « **Nous sommes en guerre** ». Oui, il s'agit bien d'une guerre contre tous ceux qui se rebelleront, contesteront l'ordre économique et social existant, en premier lieu contre tous ceux qui vivent de leur travail au milieu de la sueur et les larmes et ne veulent plus subir la peur du lendemain.

La balle est maintenant dans le camp du prolétariat. À lui de relever le gant que lui jette avec impudence la classe capitaliste !

⁹¹ Michel Beaud, *Face au pire des mondes*, Seuil, 2011, p. 224. La page de couverture appelle à un « esprit de résistance » qui pourrait être entendu par « des gouvernements authentiquement progressistes ».

⁹² Fred Vargas, *L'Humanité en péril. Virons de bord, toute !*, Flammarion, mai 2019, p. 223.

L'ANNÉE 2020 SERA-T-ELLE CELLE DE LA SECONDE (ET ULTIME) GRANDE CRISE DU CAPITALISME, APRÈS CELLE DE 1929, ANNONÇANT UN 'OCTOBRE 1917' AU NIVEAU MONDIAL ?

Philippe Bourrinet, 18 avril 2020 (révision : 1^{er} mai).

RÉSUMÉ

Capitalisme, guerres, pandémies : crise mortelle ?

Pas plus que les sociétés de classe avant lui, fondées sur les échanges et le commerce, le capitalisme – en dépit de ses formidables avancées technologiques et médicales – ne peut arrêter la propagation des épidémies, qu'il a d'ailleurs favorisées en détruisant l'environnement naturel, en recherchant un profit-plaisir immédiat (comme celui de la DROGUE), en laissant inexorablement s'effondrer à coup de «coupes budgétaires» tout le système sanitaire, pour autant qu'il soit une réalité pour les deux tiers de l'humanité vivant dans la misère, en faisant du logement des cages à poules – semblables à des BATTERIES DE POULES PONDEUSES – où sont entassés dans la pire promiscuité des milliards d'êtres humains, élevés, dressés, nourris, soumis idéologiquement à «la puissance et la gloire» de la machine de guerre médiatique du Capital, souvent réprimés dans le sang, parfois jetés dans des guerres où ils servent de chair à canon pour des camps opposés, mais unis par leur soif du pouvoir et du profit.

La guerre est depuis des temps immémoriaux un facteur multiplicateur, favorisant la propagation de l'épidémie. Celle-ci, en retour, engendre des guerres contre le «bouc émissaire» intérieur condamné à être éradiqué, comme les rats et les puces au temps de la peste et du typhus. Pire, les épidémies peuvent être utilisées comme arme de guerre contre «l'ennemi intérieur» ou «extérieur».

Engels, *La question du logement* (1872) (extraits)*

L'étude de la solution proudhonienne de la question du logement a montré à quel point la petite bourgeoisie était directement intéressée par cette question. Mais la grande bourgeoisie ne l'est pas moins, bien que d'une façon indirecte. Les sciences naturelles modernes ont prouvé que les « vilains quartiers », où s'entassaient les travailleurs, constituent les foyers de toutes les épidémies qui périodiquement éprouvent nos cités. Les germes du choléra, du typhus, de la fièvre typhoïde, de la variole et autres maladies dévastatrices se répandent dans l'air pestilentiel et les eaux polluées de ces quartiers ouvriers; ils n'y meurent presque jamais complètement, se développent dès que les circonstances sont favorables et provoquent des épidémies, qui alors se propagent au-delà de leurs foyers jusque dans les quartiers plus aérés et plus sains, habités par MM. les capitalistes. Ceux-ci ne peuvent impunément se permettre de favoriser dans la classe ouvrière des épidémies dont ils subiraient les conséquences; l'ange exterminateur sévit parmi eux avec aussi peu de ménagements que chez les travailleurs.

Dès que cette constatation eut été établie scientifiquement les bourgeois philanthropes s'enflammèrent d'une noble émulation pour la santé de leurs ouvriers. On fonda des sociétés, on écrivit des livres, des projets furent esquissés, des lois débattues et décrétées en vue de tarir la source des épidémies sans cesse renaissantes. On examina les conditions d'habitation des travailleurs et l'on tenta de remédier aux maux les plus criants. En Angleterre notamment, où se trouvaient la plupart des villes importantes et où le danger pour les grands bourgeois était particulièrement pressant, une intense activité fut déployée; on nomma des commissions gouvernementales pour examiner les conditions sanitaires de la classe laborieuse; leurs rapports se distinguent honorablement, par leur documentation exacte, complète et impartiale, de ceux réunis sur le continent; ils servirent de base à des lois nouvelles qui intervinrent avec plus ou moins d'énergie. Si imparfaites qu'elles soient, elles l'emportent cependant infiniment sur tout ce qui jusqu'ici a été tenté dans ce sens sur le continent. Malgré cela, l'ordre social capitaliste engendre sans cesse et d'une façon si inéluctable les maux qu'il s'agit de guérir que, même en Angleterre, la situation s'est à peine améliorée.

[...]

Les foyers d'épidémies, les caves les plus immondes, dans lesquelles nuit après nuit le mode de production capitaliste enferme nos travailleurs, ne sont pas éliminés, mais seulement... déplacés ! La même nécessité économique les fait naître ici comme là. Et aussi longtemps que subsistera le mode de production capitaliste, ce sera folie de vouloir résoudre isolément la question du logement ou toute autre question sociale concernant le sort de l'ouvrier. La solution réside dans l'abolition de ce mode de production, dans l'appropriation par la classe ouvrière elle-même de tous les moyens de production et d'existence.

* Friedrich Engels, *La Question du logement*, Osez la république sociale, 2012.

KARL MARX : LE PILLAGE ET LA DESTRUCTION DE LA NATURE PAR LE CAPITAL

« Et tout progrès de l'agriculture capitaliste est non seulement un progrès dans l'art de piller le travailleur, mais aussi dans l'art de piller le sol. Tout progrès dans l'accroissement de sa fertilité pour un laps de temps donné est en même temps un progrès de la ruine des sources durables de cette fertilité. » Le Capital, livre I, 1867.

*

* *

« L'universalité de l'homme apparaît en pratique précisément dans l'universalité qui fait de la nature entière son corps non organique, aussi bien dans la mesure où, premièrement, elle est un moyen de subsistance immédiat que dans celle où, [deuxièmement], elle est la matière, l'objet et l'outil de son activité vitale. La nature, c'est-à-dire la nature qui n'est pas elle-même le corps humain, est le corps non organique de l'homme. L'homme vit de la nature signifie : la nature est son corps avec lequel il doit maintenir un processus constant pour ne pas mourir. Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est indissolublement liée à la nature ne signifie pas autre chose sinon que la nature est indissolublement liée avec elle-même, car l'homme est une partie de la nature ». (Karl Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, Éditions sociales, 1962.)

LA DESTRUCTION DE LA NATURE (1909)*

De nombreux écrits scientifiques se plaignent avec émotion de la destruction croissante des forêts. Or ce n'est pas seulement la joie que chaque amoureux de la nature éprouve pour la forêt qui doit être prise en compte. Il existe aussi d'importants intérêts matériels, voire des intérêts vitaux pour l'humanité. Avec la disparition des riches forêts, des pays connus dans l'Antiquité pour leur fertilité, densément peuplés, véritables greniers pour les grandes villes, sont devenus des déserts pierreux. La pluie n'y tombe que rarement, ou des pluies diluviennes dévastatrices emportent les minces couches d'humus qu'elle doit fertiliser. Là où la forêt des montagnes a été anéantie, les torrents alimentés par les pluies de l'été roulent d'énormes masses de pierres et de sable, qui dévastent les vallées alpines, déforestent et détruisent les villages dont les habitants sont innocents «du fait que le profit personnel et l'ignorance ont détruit la forêt dans les hautes vallées et la région des sources».

«Intérêt personnel et ignorance» : les auteurs, qui décrivent avec éloquence ce désastre, ne s'attardent pas sur ses causes. Ils croient probablement qu'il suffit d'en souligner les conséquences pour remplacer l'ignorance par une meilleure compréhension et en annuler les effets. Ils ne voient pas qu'il s'agit d'un phénomène partiel, l'un des nombreux effets de nature similaire du capitalisme, ce mode de production qui est le stade suprême de la chasse au profit.

Comment la France est-elle devenue un pays pauvre en forêts, au point d'importer chaque année des centaines de millions de francs de bois de l'étranger et de dépenser beaucoup plus pour atténuer par le reboisement les conséquences désastreuses de la déforestation des Alpes? Sous l'Ancien Régime, il y avait beaucoup de forêts domaniales. Mais la bourgeoisie, qui a pris les rênes de la Révolution française, ne voyait dans ces forêts domaniales qu'un instrument d'enrichissement privé. Les spéculateurs ont rasé trois millions d'hectares pour transformer le bois en or. L'avenir était le cadet de leurs soucis, seul comptait le profit immédiat.

Pour le capitalisme, toutes les ressources naturelles ont la couleur de l'or. Plus il les exploite rapidement, plus le flux d'or s'accélère. L'existence d'un secteur privé a pour effet que chaque individu essaie de faire le plus de profit possible sans même penser un seul instant à l'intérêt de l'ensemble, celui de l'humanité. Par conséquent, chaque animal sauvage ayant une valeur monétaire, toute plante poussant à l'état sauvage et dégagant du profit est immédiatement l'objet d'une course à l'extermination. Les éléphants d'Afrique ont presque disparu victimes d'une chasse systématique pour leur ivoire. La situation est similaire pour les hévéas, qui sont victimes d'une économie prédatrice dans laquelle tout le monde ne fait que détruire les arbres sans en replanter de nouveaux. En Sibérie, on signale que les animaux à fourrure se raréfient de plus en plus en raison d'une chasse intensive et que les espèces les plus précieuses pourraient

bientôt disparaître. Au Canada^[1], de vastes forêts vierges sont réduites en cendres, non seulement par les colons qui veulent cultiver le sol, mais aussi par les «prospecteurs» à la recherche de gisements de minerai ; ceux-ci transforment les versants montagneux en roches dénudées pour avoir une meilleure vue d'ensemble du terrain. En Nouvelle-Guinée^[2], un massacre d'oiseaux du paradis a été organisé afin de se plier à la lubie dispendieuse d'une milliardaire américaine^[3]. Les folies de la mode typiques d'un capitalisme gaspillant la plus-value ont déjà conduit à l'extermination d'espèces rares; les oiseaux de mer de la côte est-américaine n'ont dû leur survie qu'à la stricte intervention de l'État. De tels exemples pourraient être multipliés à l'infini.

Mais les plantes et les animaux ne sont-ils pas là pour être utilisés par les humains à leurs propres fins ? Ici, nous laissons complètement de côté la question de la conservation de la nature telle qu'elle se poserait sans l'intervention humaine. Nous savons que les humains sont les maîtres de la terre et qu'ils transforment complètement la nature pour leurs besoins. Pour vivre, nous sommes complètement dépendants des forces de la nature et des richesses naturelles; nous devons les utiliser et les consommer. Ce n'est pas de cela dont il est question ici, mais uniquement de la façon dont le capitalisme en fait usage.

Un ordre social raisonnable devra utiliser les trésors de la nature mis à sa disposition de telle sorte que ce qui est consommé soit en même temps remplacé, en sorte que la société ne s'appauvrisse pas et puisse s'enrichir. Une économie fermée qui consomme une partie des semis de céréales s'appauvrit de plus en plus et doit infailliblement faire faillite. Tel est le mode de gestion du capitalisme. Cette économie qui ne pense pas à l'avenir ne fait que vivre dans l'instantanéité. Dans l'ordre économique actuel, la nature n'est pas au service de l'humanité, mais du Capital. Ce ne sont pas les besoins vestimentaires, alimentaires et culturels de l'humanité, mais l'appétit du Capital en profit, en or, qui régit la production.

Les ressources naturelles sont exploitées comme si les réserves étaient infinies et inépuisables. Avec les néfastes conséquences de la déforestation pour l'agriculture, avec la destruction des animaux et des plantes utiles, apparaît au grand jour le caractère fini des réserves disponibles et la faillite de ce type d'économie. Roosevelt^[4] reconnaît cette faillite lorsqu'il veut convoquer une conférence internationale pour faire le point sur l'état des ressources naturelles encore disponibles et prendre des mesures pour prévenir leur gaspillage.

Bien sûr, ce plan en soi est une fumisterie. L'État peut certes faire beaucoup pour empêcher l'impitoyable extermination d'espèces rares. Mais l'État capitaliste n'est après tout qu'un triste représentant du bien commun (*Allgemeinheit der Menschen*). Il doit se plier aux intérêts essentiels du Capital.

Le capitalisme est une économie décérébrée qui ne peut réguler ses actes par la conscience de leurs effets. Mais son caractère dévastateur ne découle pas de ce seul fait. Au cours des siècles passés, les êtres humains ont exploité la nature de manière insensée sans penser à l'avenir de l'humanité tout entière. Mais leur pouvoir était réduit. La nature était si vaste et si puissante qu'avec leurs faibles moyens techniques, ils ne pouvaient lui faire subir que d'exceptionnels dommages. Le capitalisme, en

revanche, a remplacé le besoin local par le besoin mondial, créé des moyens techniques pour exploiter la nature. Il s'agit alors d'énormes masses de matière qui subissent des moyens de destruction colossaux et sont déplacées par de puissants moyens de transport. La société sous le capitalisme peut être comparée à la force gigantesque d'un corps dépourvu de raison. Alors que le capitalisme développe une puissance sans limite, il dévaste simultanément l'environnement dont il vit de façon insensée. Seul le socialisme, qui peut donner à ce corps puissant conscience et action réfléchie, remplacera simultanément la dévastation de la nature par une économie raisonnable.

(ap)

* *Zeitungskorrespondenz* n° 75, 10 Juli 1909, p. 1 et 2. Traduction et notes éditoriales : Ph. Bourrinet (8 juillet 2019).

^[1] La déforestation au Canada représente aujourd'hui la plus grande partie des forêts victimes de déforestation au niveau mondial. La forêt dite intacte y a diminué de 7,3 % entre 2000 et 2013. En 2014, le Canada arrivait au premier rang pour la destruction de forêt vierge au niveau mondial, devant la Russie et le Brésil : <https://www.lapresse.ca/environnement/especes-menacees/201409/06/01-4797772-deforestation-le-canada-montre-du-doigt.php>.

^[2] La Nouvelle-Guinée en 1909 était aux mains des Pays-Bas, de l'Empire britannique (Australie) et de l'Allemagne.

^[3] En fait, cette destruction répondait aux demandes de riches bourgeoises, tant européennes qu'américaines. Des dizaines d'années durant, le marché de la mode féminine alimenta une chasse systématique pour les besoins d'un commerce extrêmement lucratif. Celui-ci culmina au début des années 1900 : 80.000 peaux étaient alors exportées chaque année de Nouvelle-Guinée pour orner les chapeaux des dames européennes. En 1908, dans les régions de Nouvelle-Guinée qu'ils administraient, les Britanniques mirent cette chasse hors la loi. Les Néerlandais les imitèrent seulement en 1931.

^[4] Theodore Roosevelt (1858-1919), ancien chef de la police new-yorkaise, secrétaire à la marine, puis engagé volontaire en 1898 dans la guerre contre l'Espagne et Cuba, vice-président sous McKinley (qui sera assassiné), est deux fois président des États-Unis de 1901 à 1909. Sa présidence est notamment marquée, sur le plan international, par sa médiation dans la guerre russo-japonaise, qui lui vaut le prix Nobel de la paix et son soutien à la première conférence de La Haye en ayant recours à l'arbitrage pour résoudre un contentieux opposant les États-Unis au Mexique. Tout cela dans les intérêts bien compris de la puissance américaine. Sa politique impérialiste, dite du «Gros Bâton», puis le durcissement de la doctrine Monroe, permet le contrôle total du canal de Panamá par l'État yankee. En politique intérieure, son mandat est marqué par une politique volontariste de «préservation des ressources naturelles» et par l'adoption de deux lois importantes sur la protection des consommateurs. Idéologiquement, il justifiait le massacre des Amérindiens par le capital yankee en le niant purement et simplement : **«Aucune nation conquérante et colonisatrice n'a jamais traité les sauvages qui possédaient les terres à l'origine avec autant de générosité que les États-Unis»** (*The Winning of the West*, Putnam, New York, 1889).



Peste de Marseille, 1720-1722. Tableau anonyme (1755), Musée d'histoire de Marseille. Son origine en était un bateau provenant du Levant, dont la cargaison d'étoffes et de balles de coton était contaminée par le bacille de la peste. La peste de Marseille et de Provence fit 120.000 victimes sur une population de 400.000 habitants. Malgré la quarantaine proclamée par le Conseil royal en sept. 1720, la peste connut un mortel rebond l'année suivante. L'enlèvement des cadavres se faisait souvent avec l'aide des galériens.

Paris, mai 2020, Éditions *moto proprio* (我的摩托车出版社).

Prix : 3 €

